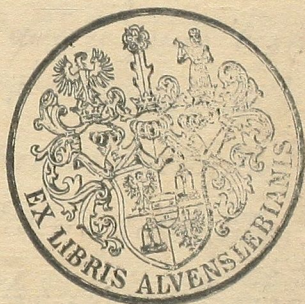
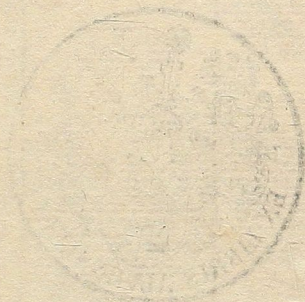


1781.

Oct. 179



78.24



Le bonheur est un songe.

" " " " " " " "

Tous mes instants furent égaux auprès de ma chère Adélaïde. Le jour où je la vis, le jour où je lui dis que je l'aimois, le jour où je fus vainqueur de ses charmes, furent trois jours d'une félicité si grande que je puis bien les comparer l'un à l'autre. Tous les autres jours, également remplis, furent également délicieux, et le plus tendre Amant pourroit les compter comme autant de jours uniques. Je n'ai connu qu'un moment de douleur; mais l'on va voir si je puis encore lui donner ce nom. Adélaïde m'aimoit, et redoutoit le progrès de son penchant: elle flottoit entre le préjugé et la tendresse. Je m'en offensois: je l'adorois, et l'amour

me donnoit ce génie qui ne peut
reconnaître que les loix les plus
raisonnables et les plus posi-
tives. Le respect timide du préjugé
me paroissoit un outrage. Je le
lui dis; et l'amour me prêta tou-
te son éloquence. = Va, lui dis je,
tu n'aimes point, puisque tu
crains d'aimer: une éducation
sévère t'excuseroit devant un
Amant moins tendre, et moins
éclairé par l'amour, mais je
n'ai, ni la longueur qui souffre
les mauvaises excuses, ni l'im-
bécillité qui ne sait pas les distin-
guer: je t'adore, et je sens que ton
incertitude tient de l'indifférence.
N'espère pas que mon ame puisse

s'anéantir devant toi pour t'imiter.
Amoureuse et fière, elle ne te fait en-
core grace du dépit qu'elle pourroit
se permettre, que parce qu'elle est rete-
nue par le doux espoir de t'éclairer.
Que crains-tu dans l'amour qui
anime ? Je t'ai promis de respecter
la loi qui protège tes charmes contre
l'entreprise de mes desirs ; je t'ai
promis ma main, tu m'as promis
la tienne, et tes parens consentiront
à nous unir ; tu n'as donc point une
juste terreur à m'opposer : je ne de-
mande que de l'amour, et tu crains
que l'amour ne soit un crime ! On
t'a élevée dans cette maxime bar-
bare, et tu ne t'apperçois pas que
l'habitude d'obéir sans raisonner

perpétue ton enfance! Apprends
 que cet amour si défendu est le
 premier sentiment de notre ame,
 apprends qu'il en est la première
 vertu, lorsqu'on en connoît bien
 le devoir.... = Ah! s'écria
 Adélaïde, pardonne-moi ta dou-
 leur, vois quel en est l'effet pour
 toi, vois les charmans discours
 qu'elle vient de t'inspirer: ne
 comptes-tu pour rien le plaisir
 de m'instruire? = Je le compte
 pour tout, si je t'ai persuadée.
 J'adore ton erreur, si c'est mon
 amour qui t'éclaire; et ce mo-
 ment me laisse peut-être ré-
 gretter d'avoir détruit ton
 ignorance. =

Je l'embrassai avec cette ardeur que
 la plume infidelle ne sauroit rendre;
 je reçus le prix de cette ardeur dans
 un transport égal. Nous nous ai-
 mames pendant six mois, avant
 que de nous marier; et ce fût un dé-
 lire continuel. Nos esprits d'accord,
 nos ames d'accord, se dévinoient, se
 prévenoient, se confondoient sans
 cesse. Quelle harmonie; On nous an-
 nonça qu'on alloit nous marier:
 elle l'apprit de ses parens, et je
 l'appris d'elle. Mon bonheur fût
 plus grand que le sien: ce fût en
 se précipitant dans mes bras, qu'
 elle m'annonça cette douce nouvelle.
 O jour à jamais mémorable pour
 moi! jour devenu éternel par le

souvenir de mes plaisirs ! les moments en furent tous délicieux ; chacun de ses regards imprimoit dans mon coeur cette félicité inexprimable qui est la récompense du plus grand amour et des plus grands plaisirs et sacrifices. Cent fois mon coeur s'étoit élancé vers elle pour l'entraîner à des faiblesses, et toujours je m'étois vaincu moi-même, pour ne rien retrancher du suprême bonheur que je m'étois promis. Aussi puis-je me vanter, d'avoir été l'époux le plus heureux.

" " " " " " " " " "

Le Duc de la Force, disons-nous, auroit ri en lisant des vers si ten-

dies sur un pareil sujet. Ainsi que lui,
ces Petits Maîtres nourris dans la mol-
lesse; ces hommes enfans, qu'on marie
par ambition avant qu'ils ayent
pu savoir, s'ils auront jamais un
coeur; ces automâtes magnifiques,
qui periffent toujours et ne pensent
jamais; ces hommes durs, qui ne
sentent point, n'aiment personne,
pour ne rien retrancher du grand
amour qu'ils ont pour eux-mêmes,
ignoreront toujours quelle sorte d'at-
tention la Providence a apportée
au bonheur d'un homme à qui elle
a accordé une épouse sensible rai-
sonnable et jolie).

La Lampe d'Eureta Misoscoto,
Academicien Philharmonique.

„ Dans le nôtre, on n'aimoit pas
les jouissances chimériques. L'A-
mour est nud: la bergère aimée est
une Reine; la Reine aimée, une ber-
gère. Elles ne sont pas plus riches
l'une que l'autre. Malheur à la
femme qui peut balancer entre un
bijou et son amant! Qu'importe
une perle quand on aime.

Nos plaisirs d'uroient sans troub-
le. Ni soleil, ni lune, ne se l'évoient
sans nous retrouver ensemble par-
mi la joie des tables, le silence des
bois, la vivacité des fêtes, sur des
cheveux ou sur des fleurs. Combien

de déguisemens j'ai pris pour sur-
prendre, charmer mon cher Antoine!
Un jour je l'attaquois en piquante
brunette, sous un vêtement Indien;
un jour en Nymphe champêtre; un
autre en fille modeste, dévouée aux
Autels; un autre en humble servante;
le jour suivant, en Divinité; et le len-
demain, vêtue d'haillons misérables,
j'allois implorer l'ame miséricordi-
euse d'Antoine, qui, toujours charmé
de chaque métamorphose, jouissoit, sans
changer de Maîtresse, de tous les
plaisirs de l'infidélité.

" " " " " " " " " " " "

• Dès que je le vis, je respirai. Nous
étions sauvés: qu'avions-nous per-
du? Il entra dans mon vaisseau

mais avec des sentimens et une con-
 tenance à laquelle je ne m'étois
 pas attendue. Sombre, profondé-
 ment affligé, la tête abaissée sur
 sa poitrine, immobile; voila comme
 il étoit lorsque je me jettai dans
 ses bras. Il me refusa les siens
 et ses lèvres et ses regards. Il
 ne me fit entendre qu'un soupir,
 dans lequel j'expliquai un repro-
 che tendre de ma fuite. Elle étoit
 assez justifiée par l'amour: mais
 l'honneur! Durant trois jours
 entiers Antoine s'obstina dans
 cette douloureuse taciturnité.

" " " " " " " "
 Qu'on me l'apporte! mort ou vi-
 vant, qu'on me l'apporte!
 Nous avons un engagement sa-

cré de ne mourir qu'ensemble. =

Croiras-tu que, dans ce moment si cruel, j'aie été capable d'un sentiment de délicieuse joie? Oui: cette pensée me vint qu'il avoit laissé égare son esprit, mais qu'il n'avoit pas cessé de m'aimer, que c'étoit pour moi qu'il mouroit, et que c'étoit pour lui que j'allois mourir; qu'après avoir parcouru ensemble les chemins fleuris de la vie, nous irions encore ensemble chercher enfin des lieux dignes de nos ames et de nos amours. Ah! qu'il est de plaisirs pour les ames grandes, unies à leurs pareilles! et les revers et les souffrances, et la mort même ne se présentent

à elles qu'avec la chaleur, l'énergie et le visage riant du plaisir.

" " " " " " " " "
 — Vais, lui dis-je, ce sépulcre m'est aussi cher que le Palais où je te reçus la première fois.

Antoine, qu'as-tu fait — ?
 Il me serra une main. — Où sont tes yeux Antoine, lui dis-je avec des sanglots — ? Il leva de pesantes paupières avec peine pour me regarder. J'approchai ma bouche à la sienne.
 — Et ta voix, Antoine, as-tu juré, cruel de ne me la plus faire entendre ? — Il ne put que proférer un autre soupir.

Je couvrais de mes baisers ses

lèvres, ses joues molles et ternies. Il
 étoit plus beau pour moi que jamais;
 et si je me repêntis moins de mon
 mensonge qui avoit armé sa main,
 c'est que j'étois déterminée à l'imiter,
 et que la mort étoit la seule ressource
 qui nous restât devant l'armée victo-
 rieuse. Ah! je ne pensois ni au sort
 humiliant qu'on me prépareroit, ni
 à mes Etats perdus; je ne pensois
 à rien qu'au Héros cher et char-
 mant dont je recevois l'âme par
 parcelles, à chaque minute, entre
 mes lèvres.

" " " " " " " " " " "

Elle me parût euer un moment au-
 tour de ses lèvres, où j'appliquai ma
 bouche, comme pour essayer de la

renvoyer avec mon haleine, dans son sein. Hélas! ce fût lui qui envoya dans le mien son cher et dernier soupir.

" " " " " " " " "

3.

La petite maison.

" " " " " " " "

= Je suis persuadé même que vous ne concevez plus comment on peut avoir tout à la fois des idées si tendres et un cœur si peu sensible: n'est il pas vrai que vous pensez cela? = Il pourroit en être quelque chose, répondit elle, en sou-
riant. = Eh bien reprit il, je vous proteste que vous jugez mal de moi; je vous le dis à présent sans intérêt,

car je vois bien, qu'avec un coeur
cent fois plus tendre. que vous ne m'—
en croyez un indifférent, je ne vous
toucherois pas : mais il est certain
que je suis plus capable que personne
d'amour et de constance. Notre jar-
gon, nos amis, nos maisons, notre train,
nous donnent un air de légèreté et de
perfidie, et une femme raisonnable
nous juge sur ces dehors; nous con-
tribuons nous-mêmes volontairement
à cette réputation, parce que le pré-
jugé général ayant attaché à notre
état cet air d'inconstance et de co-
quetterie, il faut que nous le prenions,
mais croyez moi, la frivolité ni le
plaisir même ne nous emportent pas
toujours : il est des objets faits pour nous

arrêter et pour nous ramener au
vrai; et quand nous venons à les
rencontrer, nous sommes et plus
amoureux et plus constans que
d'autres

" " " " " " " " "
Elle parût toute effrayée et sa fra-
yeur redoubla par le bruit d'une
artillerie précipitée. Trémicour, qui
savait apprécier l'avantage que
donne à un homme, en toute occa-
sion, la frayeur d'une femme, la
reçut et la serra vivement dans ses
bras au mouvement qu'elle fit.
Elle alloit s'en dégager avec une
vivacité égale, lorsque l'éclat
subit d'un feu d'artifice lui
montra dans les yeux du témé-
raire l'amour le plus tendre et



le plus soumis. Elle fût un moment immobile, c'est à dire, attendrie; ce moment ne fût pas aussi court que l'eût été celui qui eût suffi pour s'arracher de ses bras, si elle l'avoit haï, et Trémicour put croire qu'elle avoit, non hésité, mais oublié de s'en arracher.

" " " " " " " " " "

Elle mangea peu et ne voulut boire que de l'eau. Elle étoit distraite, rêveuse, triste. Ce n'étoit plus cet enchantement, ces exclamations par lesquelles son attendrissement avoit commencé à se signaler. Elle étoit maintenant plus occupée de son état que des choses qui le causoient. Trémicour, animé par son silence, lui disoit les choses les plus spirituelles, si nous avons de

l'esprit auprès des femmes, à proportion que nous le leur faisons perdre; elle sourioit et ne répon-
doit pas.

" " " " " " " "
Ses pensées délicieuses lui causoient une émotion, dont le son agité de sa voix étoit l'interprète. Mélite l'écoutoit, et l'écoutoit d'autant plus qu'elle le regardoit moins. L'impression que faisoit sur ses sens cette voix agitée l'invitoit à porter les yeux sur celui en qui elle exprimoit tant d'amour.

" " " " " " " "
Mais des soins des empressemens ne sont pas l'amour, quand l'objet ne plaît pas; d'ailleurs ces soins et ces empressemens mar-

quent des desseins, et une femme raisonnable s'est accoutumée de bonne heure à s'en défier. Ce qui la séduisoit ici, c'étoit l'inaction de Trémicour, en exprimant tant de tendresse; rien ne l'avertissoit de se défendre: on ne l'attaquoit point, on l'adoroit, et on se taisoit. Elle rêva à tout cela, et Trémicour fût regardé. Ce regard étoit si ingénu, qu'il devenoit un signal; il en profita pour lui demander un chanson. Elle avoit la voix charmante, mais elle refusa. Il vit que la séduction n'étoit encore que momentanée, et il ne se plaignit que par un soupir. Il chanta lui-même, il voulut lui prouver que ses rigueurs étoient des loix auxquelles le grand amour lui donnoit la force d'obéir sans con-

trainte. Il parodia ces paroles si
connues de Quinault dans l'Armide:

Que j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier donné par la
victoire
De tous les biens fût le plus pré-
cieux:
Tout l'éclat dont brille la gloire
Vaut-il un regard de vos yeux.

" " " " " " " "
= Vous en doutez lui dit-il, et en
effet je n'ai pas mérité de vous per-
suader. Je ne vous ai attirée ici que
par mes étourderies; vous n'y êtes
venue que sur la foi du mépris le
plus juste: ma réputation s'arme-
roit contre des preuves, et c'est
par des sermens que je débute
avec vous! Cependant il est cer-
tain que je vous adore: c'est un



malheur pour moi, mais il ne finira point =. Mélite ne vouloit pas répondre, mais sentant qu'il étoit sincère, qu'elle lui devoit quelque chose, et qu'il alloit être malheureux si elle ne s'acquittoit, elle le regarda encore tendrement. = Je vois que vous ne voulez pas me croire, répondit-il, mais je vois en même tems que vous ne pouvez pas tout-à-fait douter; vos yeux sont plus justes que vous, ils expriment du moins de la pitié... = Quand je voudrois vous croire, lui dit-elle, le pourrois-je? Oubliez-vous où nous sommes? pensez-vous que cette maison est de long-tems le théâtre de vos passions trompeuses, et que ces mêmes sermens que vous me faites, ont servi cent fois au triomphe de l'imposture? = Oui, ré-

pondit il, je pense à tout cela; je me souviens que ce que je vous dis, je l'ai dit à d'autres, et que je l'ai toujours dit avec fruit. Mais en employant alors les mêmes expressions, je ne parlois cependant le même langage. Le langage de l'amour est dans le ton, le mien toujours dépose contre mes sermens: il m'en tiendrait lieu aujourd'hui, si vous vouliez me rendre justice. =

Mélite se leva. C'est la preuve infailible de la persuasion, quand on n'est point fausse. = Où voulez-vous aller? lui dit il, en frémissant. Mélite j'ai mérité que vous m'écoutassiez, songez combien je vous ai respectée; asseyez

vous, ne craignez rien, mon amour
vous répond de moi.... =

" " " " " " " " " "

Là, il lui parla avec cette simplicité
éloquente de la passion; il soupira,
versa des pleurs. Elle l'écoutoit et
soupiroit avec lui. = Mélite je ne
vous tromperai point, je saurai ré-
specter un bonheur qui m'aura ap-
pris à penser, vous me trouverez
toujours avec la même tendresse,
avec la même vivacité: ayez pitié
de moi, vous voyez.... = Je vois
tout, dit elle, et cet aveu renferme
tout: je ne suis pas sotte, je ne suis
point fausse: mais que voulez vous
de moi? Tremicour, je suis sage et
vous êtes inconstant... = Oui je
le fus, c'est la faute des femmes

que j'ai aimées, elles étoient sans amour elles mêmes. Ah! si Mélite m'aimoit, si son coeur pouvoit s'enflammer pour moi, jamais elle ne se rappelleroit mon inconstance, que par l'excès de mon ardeur. Mélite vous me voyez, vous m'entendez, et voila tout mon coeur. =

Elle se tût, et il crut qu'il devoit abuser de son silence. Il osa...; mais il fût arrêté avec plus d'amour qu'on n'en a souvent quand on cède. =
Non, dit Mélite, je suis troublée, mais je sais encore ce que je fais: vous ne triompherez point. Qu'il vous suffise que je vous en crois digne: méritez moi

je vous abhorrerais si vous insistiez. =
 Si j'insistais !... Ah Mélite... =
 Eh bien Monsieur.... Trémicour. =
 Quelle vous m'allez voir mourir
 à vos pieds =.

La menace étoit terrible, et la si-
 tuation encore plus. Mélite frémît,
 se troubla; et il ne mourût point.

^{7.} Aucassin et Nicolette.

" " " " " " " "
 Las ! amour étoit jeu sans vilainie;
 aujourd'hui c'est vilainie sans amour.
 Amour de l'équité, haine de l'inju-
 stice, défense des Dames, assistance
 aux orphelins et aux souffreteux, ré-
 connoissance illimitée pour les ser-
 vices rendus, paroles sacrées, la reli-
 gion, le serment, l'inviolabilité du

secret, pénitences proportionnées
aux mechefs, valeur extrême, une
amitié plus forte que celle d'Achille
et de Patrocle, ainsi qu'on peut le
voir dans presque tous les anciens
Romans; voilà en raccourci le
fond de tous ces Romans si oub-
liés de nos jours.

" " " " " " " "
Il n'y avoit en lui à reprendre,
sinon que tant étoit espris d'a-
mour qui tout surmonte qu'il
ne vouloit point être Chevalier,
prendre les armes, aller aux tour-
nois, ni faire chose qui convé-
noient à sa naissance.

" " " " " " " "
Il falloit bien qu'elle fût gentille.

Aucassin la trouvoit belle plus que beaucoup, et puis tant l'aimoit, que tant d'amour, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour embellir une autre qui n'eût pas été aussi gentille que Nicolette: c'étoit son nom.

Aucassin l'avoit vue, l'avoit ouïe; Nicolette si bien lui avoit tenu doux langage. La dernière fois lui avoit dit: Sire Aucassin, si n'avois assez d'amour pour remplir le mien coeur, pourriez penser que vanité seroit de moitié, dans le serment que vous fais de vous aimer toujours. Mais il est si vrai que tant vous aime, que ce n'est chose possible de faire entier autre sentiment dans moi. Suis

toute amour et rien qu' amour. —
 Avez dit, lui répondit Aucassin
 chose qu' allois vous dire. Serai
 ma Nicolette pour vous toute
 amour et rien qu' amour. —
 Quand on s' est tenu semblable
 langage, et quand on est bien
 certain de sa foi, on s' en va
 sans méfiance, et on n' a plus
 rien à se dire.

" " " " " " " " " "
 O fortune que me fûtes douce le
 jour que rencontrai Nicolette!
 Mais le jure ne prendrai les ar
 mes, ne ferai acte de chevalerie
 envers qui que ce soit, avant
 qu' aie tiré Nicolette d' esclava
 ge. Ne veux entreprendre mes

premiers combats que pour l'amour
d'elle.

" " " " " " " " "

De quoi me parlez-vous, mon pere?
Que Dieu ne m'accorde jamais rien
de ce que je lui demande, si l'on me
voit armer Chevalier, monter à
cheval et aller à la mêlée, avant
que vous m'ayiez donne Nicolette
ma douce amie, icelle que tant j'aime.

" " " " " " " " "

La Comtesse mere d'Aucassin, vint
au secours du Comte. Quand les
femmes s'en mêlent, il n'est querelle
qui ne devienne chaude, et où mena-
ces, injures ne soient de moitié, et
puis les larmes: car les bonnes mè-
res pleurent si volontiers quand un

enfant gâté ne fait leur respectable volonté. Lasse de l'appeller mon ami, mon cher fils, la Comtesse lui dit: Coquin, ras, tu verras, tu sauras, petit coquin, ce que c'est de n'écouter une bonne mère. N'as connu que ma tendresse jusqu'ici, sache que rien n'est si fort que la haine d'une bonne mère. Ce coquin-là dit elle en s'en allant, me fera mourir.

" " " " " " " "
 Orpheline et Captive c'est bien pire
 Parceque vous aime Aucassin;
 Puis exposée aux tant piteux martyre,
 De mourir d'amour, de peine de faim:
 Mais quoique l'on fasse cher Sire,

Serai fidele à vous jusqu' à la fin,
 Et si vôtre coeur ne varie,
 Serai toujours vôtre bien belle amie.

" " " " " " " " "
 Nicolette ma toute belle,
 Belle debout: assise encore plus belle,
 Belle à répondre, et à parler,
 Belle à rire et à jouer,
 Belle à baiser et embrasser;
 Pour vous tant je suis désolé,
 Que je suis prêt d'expirer.

" " " " " " " "
 Que Dieu ne m'accorde rien de ce que
 je lui demande, si je deviens Chevalier,
 si je monte à Cheval, et si je vais
 au combat donner ni recevoir un
 seul coup, à moins que vous ne me
 donniez Nicolette, ma douce amie
 que tant j'aime.

" " Que cela vous fait-il? Ce n'est pas vous qui l'épouserez. N'est ce pas à moi à me choisir celle qui doit être mienne pour la vie?

" " " " " " " "
Ah chère père, avez comme tous les pères du monde plus d'orgueil pour votre glorieux nom que d'amitié pour votre fils.

Et il recommença :

Que Dieu ne m'accorde rien, etc....

Tarins s'éloignit: quand Aucasin vit son père qui s'en alloit, le rappella: Mon père revenez j'ai un marché à vous faire. — Quel marché beau fils? — Je prendrai les armes, et j'irai aux combats. Mais je mets dans mon



marché, que si Dieu me ramene sain
 et sauf, vous me laisserez voir Nico-
 lette, ma douce amie que tant j'aime.
 Je ne vous demande que le tems de
 lui dire deux ou trois paroles, et de la
 baiser une fois. = Je t'en donne ma
 foi, beau fils. = Ainsi soit fait.

Un baiser attendoit Aucassin au
 retour. ! Jugez si telle friandise est
 tentante pour un beau fils. Il eût
 donné cent marcs d'or pour tel
 baiser. Comme il se laisse appareil-
 ler. Belle armure d'acier, double
 haubert, heaulme bien ajusté à
 son chef, épée d'or à son côté, jam-
 be d'eqà, jambe d'elà sur un haut de-
 strier, écu sur le coude lance au
 poing: à ses deux pieds, étriers qui

vont de merveille. Il se souvient
que c'est pour sa douce amie :
il éperonne son destrier, et le
voilà parti. Où va-t-il ? À la
bataille. Tanfare, sonnés.

" " " " " " " " "

L'enfant étoit grand et fort ; il
met l'épée à la main, et le voilà
qui commence à frapper de droite,
de gauche. Il tranche, taille,
fait voler têtes, bras, jambes, se
tire de la mêlée, et revient au galop.
Le Vicomte Bongars accouroit.
Aucassin levant aussitôt son é-
pée, lui en porta sur le heaume
un si furieux coup qu'il lui en-
tâme la tête. Aucassin qui voit
son père venir, tire le Vicomte par

le nez de son heautme, et le livre prison-
 nier à son père. = Mon père voici
 votre ennemi = . Beau fils, ce sont la
 les tours de jeunesse qui conviennent
 à votre age, sans plus songer à votre
 folle amour. = N'allez pas me
 prêcher, mon père, songez à me tenir
 votre parole. = Quelle parole? =
 M'avez-vous pas promis, quand je
 pris les armes, que si Dieu me ramè-
 noit sain et sauf, vous me laisseriez
 voir Nicolette, ma douce amie que
 j'aime tant, que je pourrois lui dire
 deux ou trois paroles, et la baiser
 une fois. = Dieu m'en punisse si
 j'en fais rien. = Est-ce la votre
 dernier mot? = Oui par Dieu. =
 Je suis fâché d'entendre mentir un

homme de votre âge.... Vicomte,
n'êtes-vous pas mon prisonnier?
Oui dit le Vicomte Bongars. =
Donnez moi votre main. = Très
volontiers. = Jurez-moi de faire
dommage à mon père, de le pour
suivre tant que vous pourrez. =
Je vous jurerai tout ce qu'il vous
plaira. = Allez donc sur votre
serment, vous rends votre liberté.
Et voilà Bongars qui s'en va bien
content.

Pauvre Aucassin, en prison on
à le tems de réfléchir. On y de-
vient ou meilleur ou pire. Eh
bien, il aimoit toujours de même.

11 11 11 11 11 11 11 11 11 11 11

Nicolette fleur d'elys,
 Douce amie au clair ris,
 Plus êtes douce que raisin.
 Et que soupir dans le vin:
 Ne savez pas que dans ce souterrain,
 Pour vous vais faire triste fin:
 Dieu vous garde de tel destin.

" " " " " " " " " "
 N'est il pas tems que je fasse le
 portrait de Nicolette? Elle avoit,
 comme je l'ai dit les cheveux blonds
 et frisés en petites boucles. Ses yeux é-
 toient vairs et rians, ses petites lèvres
 plus vermeilles que n'est cerise ou
 rose en tems d'été, les dents blanches
 et petites, et ses dures pommelettes
 qui sa robe soulevoient, surpassoient
 la blancheur de ces noix nouvelles
 fraîchement écosées, sa taille étoit

si déliée, qu'à deux mains vous
 l'eussiez embrassée, et les fleurs
 de marguerites qu'elle rompoit
 en les foulant, paroisoient noi-
 res auprès de la blancheur de
 ses jambes et de ses pieds. Con-
 venez maintenant qu'il faut ai-
 mer tout cela, fussiez vous grand
 Comte ou beau Sire. Une esclave,
 que sont ces chaines à la
 beauté? O mon Dieu rien du
 tout. Il faut les lui enlever, les
 porter soi-même, et la suivre.
 Si fille de vassal ou de serf peut
 avoir l'honneur d'entrer par
 finance dans noble maison,
 pourquoi beauté toute nue, ne

vaudroit-elle son pesant d'or? Ni-
colette! faut aimer celles qui vous
ressemblent; c'est moi qui les con-
seille à tout le monde. Ainsi soit fait.

" " " " "
Aucassin gentil Bachelier
Franc damoiseau bien honoré
Que vous sert de vous lamenter,
Quand point de moi ne jouirez,
Puisque votre pere me hait
Et toute votre parenté.

" " " " " " "
Belle et douce amie, lui disoit-il,
non, ne vous irez point. Le premier
venu qui vous verroit, dans son
lit il vous mettroit, et de vous se
satisferoit; sitôt que vous auriez
couché en lit d'autre homme que
le mien, n'imaginez pas que j'at-

tendisse un couteau, pour me le
 plonger dans le coeur et me tuer.
 Mais de si loin que je verrois une
 muraille, ou une pierre dure, je
 prendrai mon escousse pour
 me lancer, et j'irai si rudement
 me heurter la tête, que j'en fe-
 rais sortir les yeux et la cervelle.
 Ne crois lui disoit-elle, que m'
 aimez autant que vous aime. =
 Vous vous trompez Nicolette. L'a-
 mour de la femme n'est que
 dans ses yeux, dans l'extrémité
 de son sein, et au bout de ses pieds.
 Mais l'amour de l'homme est
 enfoncé au beau milieu, de fa-
 con que rien ne peut l'en ar-
 racher.

" " " " " " "

Qu'on est à pleindre, quand on ne tient
 à rien au monde ! On a beau être jeune,
 avoir mérite, ou beauté ; si n'avez fa-
 mille, des parens, mourez tout entier
 le jour qu'avez passé de vie à trépas.
 Pas la moindre petite larme. Le trou
 s'ouvre, le cercueil y est poussé, deux
 coups de bêche, et tout est dit ; la
 mort de Nicolette fût répandue dans
 le canton, personne ne la regretta.
 Le Comte Garins en fût aise, et
 vint rendre la liberté à Aucassin.
 Y a-t-il des fêtes pour les souffreux !
 pendant que le monde s'ébahissoit
 de joie, et qu'une cour nombreuse
 se rapprochoit pour amener par cau-
 serie gaie et franche familiarité, le
 triste Aucassin ne parlant à personne,

isolé, debout, se tenoit appuyé à
un pilier et longuement soupiroit.

Un chevalier de ceux pour qui
la peine d'autrui est une gêne,
et qui ne cherchent les hommes
que pour rire ou pour en rire,
vint tira Aucassin par le bras.

Que faites-la ? — Ne sais. —

Pourquoi ne prenez point part
à la joie de ces gens ci ? C'est
folie de se lamenter quant tout
le monde rit : quelle figure faites
ici ? à votre place, monteroïs à
cheval, et iroïs promener ma
noire humeur dans la sombre
forêt. — Avez raison.

" " " " " " " " " "

" " " " " " " " " "

Dieu garde Aucassinet,
 Et la pucelle au corps bienfait,
 Qui chevelure blonde avoit,
 Et nous donna de ses deniers;
 Dont gateaux avons achetés
 Avec guâmes et coutelets,
 Et flutes, et cornets,
 Pipeaux et petits maillets;
 Dieu vous le garde.

" " " " " " " " " " " "

Nicolette l'entendit et accourut à
 la loge, les bras ouverts, se jeta à
 son cou, le baisa, l'embrassa. 'Pau-
 doux ami! = De se baiser, de s'em-
 brasser = j'étois bien blessé à l'é-
 paule: je ne sens plus ni mal ni
 douleur. = Elle de le tâter par-
 tout, et de trouver, qu'il a l'épaule

déboîtée. Elle le maria tant avec
 ses belles mains, et fit tant avec
 ses belles mains et avec l'aide
 de Dieu qui assiste toujours
 les amans, que l'épaulé fût
 remise à sa place. Puis pré-
 nant des fleurs, de l'herbe frai-
 che et des feuilles vertes, qu'elle
 attacha avec un pan de sa
 chernise, lui fit une bonne et
 forte ligature.

" " " " " " "

Aucassin mon ami doux
 En quelle terre irons nous.
 Eh! qu'importe ou nous irons,
 Puis qu'ensemble nous allons.

" " " " " " "

" " " " " " " " " "

Sire, Roi de Torclore
 Vos gens me tiennent p'ecore
 Quand mon doux ami me cajole:
 Que toujours je sois à l'école
 D'Aucassin, qui de moi rasole;
 Ni bal, ni danse, ni carole;
 Harpe, vièle, ni viole,
 Ni le jeu de l'escarpole
 Ne m'en arracheroient pas.

" " " " " " " "
 Que ce fût pour elle une grande peine
 de danser avec un autre qu'Au-
 cassin: il le falloir; et toute D'emoi-
 selle cède volontiers à pareille nécessité.

" "
 Ecoutez moi gentil Baron,
 Et vous d'aval, et vous d'amont;
 Vous plairait il ouïr mon chanson?
 Et d'Aucassin le franc Baron
 Et de Nicolette sa bonne

Que Dieu soutienne et lui pardonne.

" " " " " "

Tant durerent leurs amours,
Qu'il la chercha au bois profond,
A Torcloire, au donjon:

Les prirent des payens un jour.

D'Aucassin rien plus ne savons

Mais de Nicolette la bonne,

Elle est à Cartage, au donjon.

Son père le roi du canton,

Pour elle a le coeur si bon,

Qu'il lui veut faire le don,

D'un roi mais payen et felon;

Mais elle dit toujours non,

Et ne veut pas autre Baron

Qu'un damoiseau de beau renom:

Aucassin est son vrai nom,



Et mille fois la tueroit-on,
Elle n'aura autre Baron,
Sinon ce tant joli garçon.

Aucassin qui tous ses plaisirs
Dans Nicolette avoit assis
D'aise avoit son coeur tout transi.
Elle qui tient son doux ami,
Telles joyes onques ne sentit;
Vers lui saute en pieds et bondit,
Et contemple son Aucassin,
Ses deux bras elle lui tendit,
Et doucement l'accueillit:
Les yeux lui baise, et lui sourit,
La nuit le trouve encore ainsi,
Jusqu'au matin que le jour luit,
Et qu'elle épouse son ami
Qui de Beaucaire, Dame en fit.

5.
*Elvire et Sol,
 Filles du Cid.*

" " " " " " "

L'esprit est le plus funeste don de la nature : il combine tout, épuise tout, dégoûte de tout. Maudit soit donc le dix huitième siècle, qu'il a barbouillé de son fard ! Nous ne savons seulement plus définir la naïveté : elle ne nous présente guère que l'idée d'ingénuité et de gracieuse ignorance enfantine. Il est une naïveté de sentimens doux et tendres ; il en est une de forts et magnanimes sentimens. La naïveté est l'expression simple, naturelle, lyrique, /: tous ces mots sont synonymes ;/ de nos divers sentimens,

et il ne faut pas pour cela supposer
l'absence des idées, les mépris des
ornemens. " " " "

Au temps passé il y avoit beaucoup
de sots d'esprit, aujourd'hui nous som-
mes tous sots de sentiments.

" " " " " " " "

C'est ainsi que parloit Alphonse VI.
au fameux Cid qui lui répondit: —
Sire je suis content. Encore deux ou
trois belles actions, et nous pourrons
aller aux batailles ensemble.

" " " " " " " "

Le Roi voulant leur accorder sa fa-
veur, envoya un message au Cid,
qui le communiqua tout aussi-tôt
à Chimène. En pareil cas les fem-
mes sont toujours importantes.

" " " " " " " "

En pareil cas il faut voir un homme

et quand on n'est pas femme, ce
n'est pas assez, il faut lui par-
ler. Les hommes jugent par l'o-
reille et les femmes par les yeux.

" " " " " " " "
Arrive la foule, en criant à perdre
tête : arrive aussi le lion. Ici le
Cid se réveille, se lève, se présente
devant le fier animal, aussi haut
que le plus haut des cedres, et le
regarde avec une fierté qui con-
fond la sienne.

Le lion fût contraint d'humili-
er son regard sous celui du Cid.
Le lion est fier, et il aime les fiers,
qui ne sont pas méchants. Il se
retourna pour s'en aller. Le Cid
fit faire un grand silence, qui
humilia la bête encore davantage.

1732
Elle rentra dans la lionnière en baissant
la tête et repliant de honte sa queue
sous son ventre. Le Cid qui la sui-
voit la renfermoit.

" " " " " " " "
= Ami Bermudo lui dit le Cid, le lion
t'a fait peur, puisque tu te faches
contre lui.

" " " " " " " "
Il croit de la plus noble colère
le Cid; il ne pouvoit ni se taire ni
parler. Il regardoit ses gendres, et
plus il les regardoit, plus il voyoit
qu'ils avoient des armes à leur ceinture.

" " " " " " " "
Le Cid ne répondit rien aux plaintes
de sa Chimène. Toutes les paroles
sont superflues dans les cas sus-
ceptibles d'une belle vengeance.

" Je crains les lâches; ils sont
cruels. Je sais bien que les auda-
cieux vis-à-vis des femmes ne
le sont pas vis-à-vis des hom-
mes: mais les lâches sont trai-
tres, n'entrez point en bataille
avec eux.

" " " " " " "
Les filles du Cid, dit on encore
ne sont pas intéressantes. Sa-
vez-vous maudites Poètes, que
les honnêtes femmes ne le sont
pas? Que voulez-vous qu'elles
disent? Que voulez-vous qu'el-
les fassent, ces pauvres et bon-
nes filles du Cid? Dans tou-
tes les femmes bien aimables, il
y a toujours une petite inclina-

tion, ou au plaisir ou à la coquetterie; il ne tenoit qu'aux Historiens qui ont fait les Romances, de leur mettre de jolis discours à la bouche. Mais ces Historiens n'étoient pas sots, et ils ont compris que les honnêtes filles parlent peu, et ne savent point agir.

6.

Les Conditions inutiles.

" " " " " " " "

Quelques personnes assemblées chez Emilie, avoient fait tomber la conversation sur l'amour purement spirituel. Depuis plus d'une heure qu'on étoit sur cette matière, Saint-Isle n'avoit pas dit mot. Forcé de parler comme les autres: je conçois dit-il qu'il puisse y avoir des attachements au-

si respectables, mais je ne concevrai
jamais qu'ils soient capables de
remplir tout le coeur d'un homme
bien amoureux. J'ai vu de ces
amans si admirables: l'ennui
répandu sur leurs traits, les fai-
soit aisément distinguer; j'en
ai vu même quelques-uns qui,
ne voulant jamais trahir leurs
sermens tyranniques, avoient
fini par renoncer à la maî-
trese la plus aimable, contrainte
d'opter entre le désespoir et
l'infidélité.

" " " " " " "
"Vous êtes jeune et belle, Iselise
ne vous vaud pas; mais elle n'est
point incapable de faiblesse comme
vous, et voilà la cause évidente
de son triomphe. La beauté se

fait adorer; elle séduit, elle enflamme, elle donne des desirs : ce sont autant d'engagemens qu'elle prend, et qu'elle est obligée de remplir tôt ou tard. Si elle veut s'en dispenser, elle a toujours à craindre le refroidissement ou l'infidélité. Je vous entends, Monsieur, répondit-elle assez sèchement; j'aurais dû penser comme Prélise et me livrer... Je ne vous dis pas ce que vous auriez dû faire, reprit-il. Je ne me mêle point de donner des conseils. Mais vous accusez mon ami, vous lui reprochez légèrement un crime, et je vous dis qu'il n'est point aussi criminel que vous vous l'imaginez. Au surplus, Madame poursuivit-il malicieusement, ce que vous croyez n'est peut-être pas

vrai: on se fait souvent des cha-
grins. Je l'interrogerai, si vous
voulez; je lui parlerai: tout ce
que vous n'aurez pas la force
de lui dire, je le lui dirai moi-mê-
me: vos interets seront en bonne
main. Non, Monsieur, répondit-
elle en fondant en larmes, je n'-
ai plus rien à lui dire. Je vous
remercie de vos soins, j'ai trop
compris qu'ils me seroient inutiles.

" " " " " " "
Préancour sortit. Emilie étoit
dans un fauteil, la tête appuyée
sur sa main, ayant un moucho-
ir sur les yeux. Que signifie
tout ceci, lui demanda doucement
Saint-Isle: aurois-je le mal-
heur de vous avoir déplu? Qu-

avez-vous, qu'ai je fait? Rien répondit-elle, en tournant sur lui ses beaux yeux; vous n'avez rien fait dont je puisse me plaindre, vous ne pouviez prévoir ce qui arrive, et je vous crois innocent. Non réprit-il, en se jetant à ses genoux, je ne suis plus innocent, quand vous versez des pleurs, l'amour m'accuse, je devois tout prévoir; mais de quoi est-il donc question, qu'est-il arrivé? Rien que de très-naturel répondit-elle, vous m'aimiez, vous ne m'aimez plus, c'est un malheur pour moi; mais j'y suis sensible sans vous en accuser; j'avois trop exigé de vous. Ah! Emilie, réprit Saint-Isle il faudroit pour ne vous plus aimer, qu'il se fût fait un prodigieux changement en moi.

D'où peuvent vous venir ces injustes idées, par où ai-je pu mériter qu'elles entrassent dans votre esprit. Je vous répète que vous n'avez aucun tort, lui dit-elle: soyez donc très tranquille. Je souffrirai, je vivrai dans les larmes; mais je ⁿne vous ferais jamais aucuns reproches; et lorsque vous ne daignerez plus me voir, lorsque vous m'aurez entièrement oubliée dans les plaisirs d'une nouvelle chaîne, mes larmes n'iront pas vous chercher pour troubler votre bonheur. Ah! dit-il, en lui baisant tendrement la main, pourroit-il y avoir un bonheur pour



moi, que vous ne partageriez point.
 Mais je n'entends que trop, ce que vous
 craignez de me dire. Vous avez ouvert
 votre coeur à la jalousie : c'est à moi
 de deviner, de m'accuser, de me juger,
 l'honneur et l'amour m'en imposent,
 également la loi, je dois leur obéir.
 Chère Emilie, il n'est point vrai que
 je vous sois infidèle, tout mon coeur est
 encore à vous. Vous me verriez plus
 triste, plus troublé, si j'avois le mal-
 heur de ne vous plus aimer. Il n'y
 a que vous qui puissiez me faire ce
 bonheur qui remplit le coeur d'un
 amant. Après cet aveu je ne vous dis-
 simulerai pas ce qui m'est arrivé de-
 puis quelques jours.

Vous savez les conditions que vous

m'avez imposées, je m'y suis
 soumis aveuglément: je ne vou-
 lois qu'être heureux, je l'étois;
 je ne faisois point de réflexions.
 J'aurai toujours pensé de même,
 si je n'avois pas vu Prélise: j'o-
 se la nommer, parce qu'il me
 semble que le moindre mystère
 seroit une offense. Prélise a des
 principes moins respectables que
 les vôtres. Je lui ai plu, sans
 songer à lui plaire. Ce goût pour
 un homme qui ne cherchoit pas
 à lui en inspirer, l'a rendue cares-
 sante, vive, séduisante enfin.
 Elle a voulu m'enflammer, elle
 n'y a pas réussi: elle n'a rien
 diminué de ma tendresse, mais

elle a altéré mon innocence. Malgré moi, j'ai senti que je n'étois plus également heureux: j'ai souhaité de la voir, j'ai craint votre présence, j'ai rougi de me trouver si différent de moi-même, et dans la confusion de ce changement j'aurois donné ma vie pour retrouver ma première vertu, ou pour vous rendre votre première indifférence. Voilà l'état où je me trouve. Je ne m'explique pas mieux, j'aurois honte de répandre un plus grand jour sur un caprice qui me donne des remords. J'ose du moins vous protester que vous êtes encore la maîtresse absolue de mon cœur. Bélise m'inspire des desirs, vous m'inspirez des sentimens. Je ne suis donc pas infidèle, je ne suis que

criminel; mais c'est assez pour être indigne de vous : aussi n'aurai-je pas la témérité d'attendre que vous m'appreniez mon devoir. Après l'avoir que je viens vous faire, je dois savoir que mes soins vous outrageroient : ils vous seroient toujours suspects; malgré moi-même ils seroient intéressés; je ne pourrois m'empêcher de me plaindre et peut-être de vous offenser.... Cette idée renferme mon arrêt; je n'ai plus qu'à vous fuir, et c'est le parti que je vais prendre.

Il étoit au genoux d'Emilie, il se leva. Quelque coupable que je puisse vous paroître, lui dit-il, d'un ton mal assuré, j'ose espérer

que vous ne me haïrez point. Si vous n'aviez pas été si vertueuse, mes desirs n'auroient point été des crimes, et nous eussions goûté dans une tendresse éternelle des plaisirs qui vous auroient charmés vous-même. Il appuya alors ses lèvres sur la main d'Emilie. Que je vais vous regretter, reprit-il! le plaisir suffira-t-il pour remplir le vuide d'un coeur à qui vous étiez si nécessaire? Je vous quitte bien moins que je ne vous perds: je m'immole à mon respect, et le courage dont j'ai besoin me fait sentir toute la perte que je fais...

Il sembloit toujours qu'il alloit partir: il ne partoît point: il attendoit la réponse d'Emilie. Voyant qu-

elle ne disoit pas mot : Adieu
Madame poursuit-il, en fai-
sant semblant de s'essuyer les
yeux. Vous ne répondez rien, et
j'explique votre silence. Mes
discours, ni mes remords vous ne
sauroient toucher, c'est du moins
une consolation pour moi de pen-
ser qu'une séparation qui me,
coûtera chaque jour des larmes,
ne vous coûtera pas même des ré-
grets... Ah cruel! lui dit enfin
Emilie, vous voulez me faire mou-
rir. Que vous ai-je fait? pourquoi
me persécuter? pourquoi... Ah!
Saint-Fole, qui m'eût dit que je
vous perdrais, que vous ne vivriez
plus pour moi!... Je voudrais ré-

pondit-il pouvoir me conserver à vous,
il n'est point de bonheur qui fût égal
au mien. Pourquoi faut-il que vous vous
fussiez respecter par l'amant même
que votre vertu désespère? Mais quoi
répuit-elle, est-ce un mal sans remède?
Seroit-il impossible que ma tendresse
vous suffît? Ah! Saint-Isle vous ne
savez pas combien je vous aime. vous
ignorez... Je sais combien je vous
aime moi-même, répondit-il: tout
le charme de votre amour est dans
l'exces du mien. Malgré cela je
ne serois plus parfaitement heureux.
Je me connois, je me sens, je subis tou-
te la rigueur des caprices de la na-
ture. Je voudrois vainement me sou-
straire à ses loix impérieuses; l'es-

clavé enchaîné par un tyran
 n'a plus qu'un courage inutile...
 A ces mots, il lui baisa la main
 encore long-tems. Adieu lui dit-
 il, je reste trop auprès de vous,
 je m'attends trop, je sens que
 je vous expose; il est tems que je
 fuye... Il partoit. Un mouve-
 ment d'Emilie le ramena à ses
 genoux, il profita de l'aveu le
 moins suspect. Sa témérité fût
 si prompte qu'elle lui sauva des
 reproches. Son bonheur en fût le prix.

7.
 La Fête des Sœurs.

" " " " " " " " " "
 Le Duc... un de ceux qu'on ren-
 contre dans tous les boudoirs, et

pas bien loin des coulisses, avoit mis
la Marquise dans sa tête; elle y étoit
mieux placée que dans son coeur.
Nous avons encore une tête, mais
nos coeurs... où sont-ils? Nous le-
geons dans nos têtes, l'amour l'ami-
tié, et par cet arrangement, une
légère évaporation nous tire d'em-
barras.

8.

Plaintes d'un Malheureux.

" " " " " "
Je me rappelle ces journées
Que doréient l'espoir et l'amour!
Ces nuits encore plus fortunées,
Plus belles que le plus beau jour.
Ces berceaux, ce frais, ce silence,

Après sur un banc de verdure,
Nous admirions l'éclat des champs
Et le calme de la nature,
Les arbres dans l'ombre mouvans,

Le feu d'un nuit étoillée,
 Ce spectacle nous ravissoit,
 Pendant que sous la feuillée,
 L'oiseau solitaire chantoit.

Dans une de ces nuits charmantes,
 Se souvient-il de la chanson,
 Qu'une voix des plus discordantes
 Chanta sur un grotesque ton?
 Nous rimés de sa mélodie,
 Ah! depuis, de toi séparé
 Aux memes chants! ô mon amie!
 J'ai d'abord souri, puis pleuré!

9.
 La belle Pénitente.

Oh! comme je l'aimois! dit-il encore,
 m'eût-elle demandé mon sang; ce
 n'est rien que mon sang; m'eût-elle
 demandé mon salut; j'aurois sacrifié
 mon éternité pour avoir son coeur;
 durant quelques heures de vie qui
 nous sont accordées. " " "

L'école des pères et des mères,
ou
Les trois Infortunées.

" " " " " " " "
Il chercha dans les occupations de la
guerre, des distractions à l'amour; mais
l'amour trompe l'espoir d'un amant
guerrier qui veut en modérer l'empire;
en se conservant à la sagesse, il n'en
perd souvent que mieux la raison.

" " " " " " " "
Elle avoit une si grande horreur pour
la coquetterie, qu'elle croyoit qu'on
ne pouvoit plus plaire innocemment
lorsqu'on aimoit une fois: elle craignoit
ce que les autres cherchent.

" " " " " " " "
Mon amour m'avoit ôté jusqu'au
pouvoir de l'aborder librement: tout
étoit devenu contrainte, et tout étoit
amour. Je ne m'appercevois pas; elle

s'en apperçut; je l'aimois tant que
je ne voyois pas que d'autres que
moi en fussent amoureux: les soins
de son amant m'échappoient comme
ceux des autres; je ne voyois per-
sonne pâlir, trembler, balbutier de-
vant elle, et je conclusois qu'elle
n'avoit point inspiré de passion.

" " " " " " "

On est si intéressant dans la dou-
leur, pour un homme dont on étoit
adoré! On fait rétentir dans son
coeur des sons si touchans! Cette
voix, qui doit troubler toute la vie,
prend un charme nouveau en deman-
dant du secours: on s'attache
alors par les circonstances mêmes
qui devroient détacher.

" " " " " " " "

Et sa réponse m'a fait frémir. Ce que
j'ai ne peut être senti que par moi,
si vous m'aimez faiblement; mais si
votre amour est tel que je l'ai cru,
vous allez en être accablée.

" " " " " " " "

Je songe à tout, m'a-t-il répondu
avec humeur; mais vous Mademoiselle,
vous pensez trop, vous réfléchissez trop,
vous devriez par ménagement me paraître
plus troublée; songez à votre tour, que
je vous aime jusqu'à l'idolâtrie; que
la raison m'offense; que, s'il falloit
vous perdre pour moi, vous n'auriez
pas le droit.....

" " " " " " " "

Il y a bien des sortes de passion qui
prennent le nom d'amour; il n'y en
a qu'une seule qui soit réellement

de l'amour; on la reconnoît à la
générosité qui l'accompagne: tou-
tes les autres se signalent tôt
ou tard par des traits de barbarie,
lorsqu'elles sont contrariées.

" " " " " " " "
Il n'y a pas d'instant dans le
jour où je n'aie une fièvre ardente;
comment ne m'emporterois-je pas
quelque fois? Mon cher ami tel
est l'amour: s'il est rare, comme
on le dit, c'est un bonheur pour
l'homme et pour la société.

" " " " " " " "
Oh, dit-il, cette gloire ne vaut pas
le bonheur; toutes les femmes la
perdent plus ou moins quand el-
les aiment, et n'en sont pas plus
méprisées: ce sont les circonstan-

ces qui les sauvent, et c'est le sentiment
qui les excuse : il faut faire des loix
au préjugé, et l'enchaîner au char
de la nature.... Ne philosophez pas,
lui dis-je en frémissant; je n'ai qu'un
mot à répondre à tout ce que vous
venez de dire mais il est terrible.

" " " " " " " " " "

Je ne songe à rien, répondit-il; on m'a
rendu barbare; on a trahi mes vœux;
et mes sentimens les plus violens sont
les plus légitimes : oui, et la fille et la
mère sont également mes bourreaux.

C'est à quoi je songerois, si je voulois
réfléchir.... Voilà un langage bien
étrange, lui dis-je, quoi! le cœur le
plus tendre, l'amante la plus intré-
pide, l'héroïne même du sentiment..
Ce portrait est trop beau, repit-il

effaces des traits qu'elle n'a plus,
 ou qu'elle n'eût jamais. Nous
 la jugeames dans un état tran-
 quille: Connois les femmes. Dans
 cet état, où des simples regards
 payent nos plus tendres soins;
 où elles n'ont point de sacrifices
 à faire; où un rien, un mot un
 soupir nous abusent et nous
 transportent; elles aiment ou
 croient aimer: mais le calme est
 un tems peu propre pour juger
 de leur tendresse; ce tems est à
 peine changé, que le moindre
 vent dissipe le nuage qui dé-
 roboit leur cœur à nôtre connois-
 sance: Il faut entendre sur cela
 les malheureux qui ont eu besoin
 de leur courage, hélas! ainsi que

moi, ils ont presque tous éprouvé, qu'
elles nous embarquent et nous abandonnent.

" " " " " " "

Sur quoi répondit-il, sur tout ce qu'il
peut y avoir de plus convaincant.
Lis cette lettre, et prononce sur mes
opinions quand tu l'auras lue.

" " " " " " " "

Car lui dis-je, ce n'est ici qu'un
mouvement; tu es emporté et n'es
pas résolu: il n'est pas possible que
tu veuille rompre pour jamais avec
une fille charmante et que tu adores,
parce qu'elle aura eu de l'honneur...

L'honneur n'offense point l'amour,
répondit-il; il sait lui faire respec-
ter ses loix; et quand la résistan-
ce qu'il oppose paroît coûter des
régrets, l'amant est consolé en se-

ciet, en se croyant très malheureux. Mais quand ce n'est pas à lui qu'on est immolé, quand on distingue un sentiment de vanité dans le cœur qu'on ne peut attendre, la résistance est hypocrisie et outrage; et rompre alors, c'est venger une offense. J'en conviens, lui dis-je, mais l'offense ici est bien légère.. Légère? reprit-il, vous n'avez pas mon cœur pour en juger: elle connoissoit ce cœur brûlé d'amour: s'il est trop tendre et trop prompt à s'irriter, elle l'a justifié vingt fois en se félicitant, d'être aimée avec fureur; c'étoit alors le tems des transports et

de la vérité; aujourd'hui son amour
n'est plus qu'habitude; il s'affoiblit
par degrés, et je gagerois même que le
souvenir des sentimens qu'elle eût,
l'étonne, toutes les fois qu'il s'offre à
son esprit, et n'est plus pour elle
qu'un sujet de regrets.

" " " " " " " " " "

De combien d'amour elle étoit rem-
plie! avec quelle bonne foi elle s'ac-
cusoit! combien son repentir étoit ten-
dre! Il n'y a que l'amour qui ap-
prenne à se pénétrer ainsi de ses
torts. " " " " " "

Non répondit-elle, il m'aime vé-
ritablement, mais son amour est cruel;
vous ne savez pas combien on le ram-
mene difficilement.... C'est une chose
que vous devez lui pardonner, répris-

je; les défauts d'un Amant ne sont
que de l'amour; un jour peut-être
vous vous plaindrez d'un excès con-
traire, je verrai également couler
vos larmes, et il me sera plus dif-
ficile de les essuyer: de tous les
maux qu'un Amant peut faire
souffrir à une femme comme vous,
le refroidissement est le plus sen-
sible.

" " " " " " " "

Et vous me croirez ingrat, quand
ce n'est qu'à force d'amour que
j'ai pu parvenir à penser rai-
sonnablement pour vous et moi.
Je vais m'expliquer; puissiez-
vous lire sans mépris, ce que je
ne puis vous confier sans douleur!
" J'ai bien réfléchi, Mademoi-

„ selle, à ce que j'avois exigé de vous,
„ au chagrin dont je fus pénétré en
„ lisant votre réponse, au sentiment
„ vainqueur qui vous dicta les refus
„ qui m'accablèrent. J'ai compris que
„ notre caractère s'étoit montré dans
„ nos mouvemens, et cette connoissance
„ ce doit être aujourd'hui la règle de
„ ma conduite. Est-ce s'aimer que
„ de chercher à se rendre malheu-
„ reux? Si l'amour est capable de
„ cette violence, nos âmes honnettes
„ et humaines ne lui doivent que du
„ mépris: s'il reconnoit pour un de-
„ voir le soin si naturel de rendre
„ heureux l'objet aimé, nous devons
„ respecter ses maximes, et nous ju-

„ ger nous-mêmes, quand nous les
 „ avons méprisées dans nos pro-
 „ cédés. Je commence par me ju-
 „ ger le premier, et par vous dire
 „ que d'un côté j'ai trop exigé de
 „ vous, et que de l'autre, il me se-
 „ roit impossible d'exiger jamais
 „ moins. Passion fouguese, opiniâ-
 „ treté volontaire, repentir inutile,
 „ j'ai tout contre moi; ainsi je suis
 „ indigne de vous. Faites de même,
 „ Mademoiselle, accusez-vous com-
 „ me moi, ou plutôt permettez
 „ qu'après vous être accusée com-
 „ me vous avez fait, je croie
 „ que vous appercevez une dis-
 „ proportion extrême entre nos

„sentimens. Vous êtes infiniment plus
„attachée à votre gloire, qu'à l'a-
„mant le plus tendre, et moi, quand
„tout concourt à me trahir, je ne
„puis respecter cette gloire autant
„que vous le voudriez, et je sens que
„je serois toujours malheureux si
„je la laissois triompher des droits
„que votre amour m'a donnés.

„Daignez considérer l'énorme bar-
„rière que la différence de nos opi-
„nions élève entre nous, vous con-
„clurez que notre réunion devient
„impossible. J'ai fait cette ré-
„flexion Madelle, mon coeur gé-
„mira long-tems de l'empire qu'
„elle a pu prendre sur mon esprit;

„ mais j'ai consulté votre inter-
 „ êt, et j'ai senti un courage qu'
 „ on trouve en soi quand on ne
 „ veut pas être le tyran de ce
 „ qu'on aime. J'ose vous décl-
 „ rer ma résolution, parce que
 „ je veux ravir à votre raison
 „ la gloire de votre bonheur :
 „ tôt ou tard elle vous eût dit
 „ que vous ne pouvez être heu-
 „ reuse qu'avec un Amant
 „ moins tendre ou plus délicat
 „ que moi, et je la prévien pour
 „ me faire des consolations, quand
 „ je renonce à vous pour vous-même.
 „ Tout ce que je viens d'écrire est
 „ pensé, combiné, réfléchi. Vous

„ m'accusâtes quelquefois d'opiniâ-
 „ treté. Je ne suis pas guéri de ce
 „ défaut, et je me sens incapable de
 „ m'écarter jamais des principes
 „ qui viennent de m'éclairer. Avant
 „ de me reprocher ma docilité à les
 „ suivre sans retour, daignez vous
 „ demander si l'on est bien coupable
 „ ou bien aveugle, quand on s'immo-
 „ le à la certitude de faire le mal-
 „ heur d'une femme, par son obsti-
 „ nation à l'aimer. Vous m'esti-
 „ merez comme généreux au lieu
 „ de me haïr comme ingrat; et cette
 „ estime, dont je jouirai tous les jours
 „ de ma vie, me fera cherir à jamais
 „ le souvenir de ma chaîne. „ „

„ „ „ „ Ce n'est qu'ainsi que l'on
 doit rompre Monsieur; on ne fait
 rien pour soi, et l'on fait trop
 contre ce qu'on aime, tant que
 l'on conserve le caractère d'A-
 mant, en disant toujours qu'on
 y renonce; les petites brouilleries
 sont des faiblesses, et non pas des
 remèdes: elles détruisent l'estime
 sans détruire l'amour, et l'on
 devient tyran sans cesser d'être
 esclave.

„ „ „ „ „ „ „ „ „ „
 Je prétens lui feire connoître
 que de tous les chagrins que je
 pouvois lui causer, j'ai sçu lui
 épargner du moins les plus longs
 et les plus sensibles.... Ah! repris.

je, le plus long et le plus grand de ses
maux sera de vous avoir perdu.....
Je serai toujours désespéré de le croire,
dit-il; mais, quand j'aurai fait mon
devoir, j'estimerai assez le motif qui
m'a conduit, pour y chercher des
consolations dont je me croirai digne.

" " " " " " " " " " " "

Vous auriez pourtant celui de résister
à la témérité de sa passion, s'il ve-
noit vous dire que son retour vers
vous dépend de votre consentement
à ses premières volontés? Je n'en
sais rien, répondit-elle, je suis ac-
cablée et ne raisonne plus: vous
voyez que je fais cet aveu sans
honte, je ne sais plus rougir: con-
damnez-moi, mais ne cessez point de

m'estimer, vous savez que ma
résolution fût de ne jamais m'égarer.

" " " " " " " " " "

Vous voulez ne l'oublier jamais,
et l'aimer toujours, Votre con-
stance est ma loi, vous n'entendrez
plus parler d'un amour qui vous
deviendrait odieux.

Elle fût touchée de mes senti-
mens. Ses larmes recommencèrent
à couler. Un excès d'attendrisse-
ment me fit porter mon mouchoir
sur ses yeux : elle saisit ma main,
qu'elle serra tendrement. Je me
jettai sur la sienne, ce n'étoit
point un transport d'amour, je
n'étois jamais amant avec elle
quoique toujours je l'adorasse :

c'étoit le mouvement d'un coeur en
qui l'attendrissement même étoit
passion.

" " " " " " " " " "

Sans expliquer mieux mes scrupu-
les et mes craintes, on sent assez
qu'une amante éperdue d'amour et de
douleur ne pouvoit que courir le plus
grand risque en recevant dans sa
chambre, pendant la nuit, un amant
pleuré comme infidèle, et craint com-
me absolu.

" " " " " " " " " "

Il avoit trompé le sentiment pour
séduire la raison; en revoyant l'objet
le plus aimé et le plus estimable, il
acquit le droit du triomphe; il dit al-
ternativement tout ce qu'il voulût,
la crainte, l'amour, la confiance,

parlerent pour lui, il devint le maître du plus vertueux objet de l'univers, et l'excès de son bonheur rendit son amour indiscret malgré lui.

" " " " "

11.
Voyage
de Figaro en Espagne.

" "
Climat de Madrid.

Quoique Madrid soit pour ainsi dire sur les frontières d'Espagne, en comparaison des royaumes d'Andalousie, de Valence, de Galice de Grenade; toute l'année néanmoins on jouit ici du plus beau temps du monde. Pendant toute l'année, on mange à Madrid, on trouve au mar-

ché, des abricots, des framboises, des pêches,
des cerises, du raisin, des oranges, des
prunes, et des petits pois.

Quelque fois pourtant, et durant des
semaines entières, il regne des bises pi-
quantes qui refroidissent l'air, dépouil-
lent les arbres, cassent les branches, dis-
persent les fleurs, arrachent les fruits;
mais ces bises en revange, balaient, dé-
chirent, effacent les nuages, agrandis-
sent, reculent l'horison, embellissent,
éclaircissent, blanchissent le jour et font
briller le soleil de Madrid, d'un éclat,
d'une clarté que le soleil n'a point
en France.

Rien, rien sur tout ne surpasse, n'-
égale la beauté, la fraîcheur de la
nuit; on sent la bergamotte, le musc,
l'oeillet, la fleur d'orange, tout l'at-
mosphère est embaumé. Sur toutes

les places, sous tous les balcons,
 à toutes les fontaines, on chante,
 on danse, on cause, on pince de la
 guitarre, on joue de la flûte. Non,
 jamais au Mois de Mai, au Mois
 d'Août, ni pendant le printemps,
 ni pendant l'automne, que le so-
 leil se couche, ou qu'il se lève;
 non, jamais nos berceaux, nos
 bosquets, nos Thuilleries, nos cours,
 nos champs élysées, nos promena-
 des; non jamais les bords de la
 Seine, les rives du Tibre, et celles
 du Rhône, le lac de Biennne les
 bois du Waldeck, les campagnes
 qu'arrosent la Loire, ne rappel-
 lent, n'accumulent dans un instant,
 dans une minute, dans une seconde,
 tant d'idées, d'images, de souve-

niers, de jouissances, qu'en rassemblent les nuits de Madrid, depuis onze du soir, jusqu'à deux, trois, quatre heure du matin. Mais il faut être jeune, il faut avoir vingt ans; à trente ans on auroit ou trop chaud, ou trop froid, ou envie de dormir; à trente ans, déjà les fibres, les nerfs, les organes se racornissent, se relâchent; déjà le feu des veines, le feu de la vie est presque éteint; on n'a plus cette sensibilité universelle; on n'a plus, je n'aurai plus, j'aurai perdu cette poussière, cette fine fleur, cette poudre qui chauffe, qui embrase qui allume mon sang; à trente ans, déjà la nuit, la fraîcheur, l'harmonie,

les odeurs, l'éclat, le feu, les reflets
de la lune, des étoiles, la rosée,
le point du jour, le beau temps,
le son de l'eau, le chant des gré-
nouilles, n'a plus le même char-
me, le monde est décoloré, est
tout changé; il faut aller se coucher.

Courtisannes.

Dès que la nuit commence, douze
à quinze cent catins s'emparent
des rues & des promenades de Madrid.
Teint brun, jolis pieds, petit front,
cheveux noirs, grands yeux, nez
de chiffon, grande bouche bien
bordée, bien blanche, bien coupée,
bien rose, joli son de voix, vous
séduit; vous succombez; vous

montez, et vous sortez dit-on
malade.

Ce Matin.

Comme les environs de Madrid sont
beaux! Je suis débout depuis qua-
tre heures: déjà j'ai fait deux lieues
dans les rues, aux promenades,
hors des portes. Le matin, que la
nature est belle, sur-tout quand
il a plu la veille! Il a beaucoup
plu hier. Nous sommes au mois
de Juin. Avec quelle volupté, quel-
le lubricité, j'ai respiré la fraî-
cheur, j'ai regardé l'herbe, j'ai
regardé les arbres, j'ai écouté les
oiseaux, j'ai senti l'odeur déli-
cieuse du foin coupé. Voilà les

vraies, voilà les seules jouissances, et les sont à nous, dependent de nous; nous ne le voyons pas, nous n'en voulons pas, parce qu'elles ne content pas.

Le Fandango.

Jamais, ni ces pyrrhiques voluptueuses, tant courues des Romains; ni ces pantomimes dont parle Homere, ni ces danses des Saliens, tant célébrées par Denis d'Halicarnasse, n'approcherent sûrement du Fandango. Je parie que l'anachorete qui mange le plus de laitue, qui prie la plus, qui jeûne le plus, qui se fouette le plus, ne voit pas danser le fandango, sans s'émouvoir, sans désirer, sans être ému,

sans maudire son cilice, sa discipline,
 son bréviaire, et son régime, mais il
 faut que le fandango soit bien dansé;
 il faut que Julie Formalaguère le
 danse. Alors la tête, les bras, les
 pieds, tout le corps semble se mou-
 voir seulement pour exciter l'étonne-
 ment, l'admiration, la volupté;
 alors mon anachorete n'y tiendra
 plus, n'y sera plus, perdra la tête;
 il palpitera, désirera, regrettera le
 monde, donnera au diable ses laitues,
 son habit de bure, et ses sandales.

Langue Espagnole.

Je puis me tromper; je crois pourtant
 et j'assurerois, que l'Espagnol est
 la plus belle langue qu'on parle
 sur le globe.

Charles Quint disoit: l'Espagnol

est la langue de Dieu: il avoit
raison. Cette langue surement
vient du ciel; c'est la langue
maternelle des anges; c'est la
langue favorite de Dieu. On re-
connoît sa source divine à sa
douceur, à ses images, à ses fina-
les harmonieuses et sonores.

Rien n'égale l'Italien, dit-on,
dans la bouche d'une Toscane,
d'une Bolognoise, d'une Romaine;
il faut entendre parler une Espa-
gnole; pour peu qu'on l'aime,
qu'on en soit aimé, qu'elle soit
jolie; tous les mots qu'elle pro-
nonce, laissent dans l'oreille un
son si doux, si nouveau, qu'on
croit l'entendre, qu'on croit qu'
elle parle, quand elle ne parle plus,

et l'on regrette qu'un son si beau
se perde dans l'air.

Ce Soir.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le soleil sera couché. Il est sept heures. Je suis au centre d'une plaine immense. Point de monts, point de draperie, point de nuages: la nature est toute belle, toute nue; je la vois toute, je la regarde partout, je la touche partout.

C'est dans une plaine, c'est le soir, c'est au mois de juin, c'est en Espagne, où la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amants; c'est là, c'est alors qu'elle dépouille tout, étale tout, montre tout, et qu'il faut malgré soi, devenir amoureux d'elle.

Religieuses.

Il n'y a que le Dieu des assassins,
le Dieu qui préside aux meurtres,
au néant, qui puisse, qui veuille,
écouter, qui puisse entendre, qui
consente à recevoir les vœux sacrilèges,
les vœux germicides d'une
jeune religieuse.

On compte à Madrid trente monastères de filles.

Parloirs, cellules, voûtes, murs épais,
des couvents de Madrid: répétez-nous,
réditez-nous, les cris, les gémissements,
les soupirs étouffés,
les imprécations des malheureuses
que vous recelez.

Je loge à deux pas du couvent
des Carmélites; mes fenêtres dominent
les murs, je puis de ma chambre
plonger dans l'enclos;

je puis tout entendre, tout voir. Malgré ce que je vois, ce que j'entends; ce couvent, ainsi que les autres, ne laisse pas d'être toujours plein, et sera toujours rempli. C'est la chaleur du climat, c'est le tribunal de la pénitence, c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé, qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

A l'âge de douze à treize ans, une Espagnole éprouve déjà une sorte de mal aise, de mélancolie d'amour; elle désire, elle souffre, elle est tourmentée; sans savoir où, sans savoir quoi, sans savoir pourquoi: c'est toujours le sein de son confesseur qu'elle choisit, pour déposer sa douce mais inquiétante sollicitude.

Abus de l'écriture sainte passages tronqués, mutilés, détournés, rela-

tiens, apparitions, révélations, miracles, histoires apocryphes, tout est mis en usage par ce moine, pour tromper sa jeune jeune pénitente; à le croire, c'est le mal de Dieu qui la tourmente; pour guérir, il faut prendre le voile, et la malheureuse le prend.

Bientôt les desirs naissent, ont un but, la tête se peuple d'images, de formes; le sang bout, des torrents de feu coulent dans les veines, un nouveau sens s'annonce, mais il n'est plus temps: il faut pousser des cris, des soupirs impuissants; il faut passer sa vie, dans un cloître, dans les larmes; il faut être privée à jamais de la vue, des transports, des embrassements d'un amant, d'un époux; il faut mourir entre

quatre murailles, brûlée, consumée de
 desirs, que ni Dieu, ni le voile, ni la ré-
 ligion, ni toutes les gouttes d'eau du
 torrent de Cédion, n'ont jamais pu, ne
 pourroient, ne pourront jamais, ni
 modérer, ni éteindre. Tel est la voca-
 tion, la vie, et la mort des religieuses
 de Madrid, des religieuses du monde
 entier.

Rois, Princes, Empereurs, réunissez-
 vous tous, supprimez à jamais les
 couvents des filles : du fond de leur cel-
 lules, ces malheureuses vous implorent
 à genoux; rendez-les à la vie, à l'amour,
 au monde, à la liberté, et ne permettez
 plus qu'un million de femmes se ca-
 chent, s'enferment, fuient le jour, nous
 fuient et passent leur vie à souffrir,
 à pleurer, à désirer, à postuler l'é-
 ternité.

La dernière Aventure d'un
Homme de Quarante cinq
ans.

Malheureux ! à quel âge m'attendoient
et l'amour et la jalousie, et l'égare-
ment, et la perfidie, et les faux ser-
mens, et les larmes de rage et les
serremens de cœur, et les soupirs
sanglotés, et la cruelle insomnie,
et les transports de douleur, et les
chagrins, et les brisement de l'âme,
et le désespoir..... Mais hélas !
qui n'y eut été pris comme moi !
O toi qui as passé l'âge de plaisir
et qui regarde encore avec plaisir
une fille à l'œil doux et modeste ;
insensé ! fuis :

" " " " " " " " "

Et j'allois seul, sans plaisir, sans

ennui, sans amusement, sans me plaindre du sort. Mon cœur est mort, disois-je, et les morts ne doivent pas sentir.

13.

Le Caractère anglois.

Vous aimez ma femme, me dit-il, sans préambule; oui vous l'aimez, vous voudriez en vain vous en défendre. Connoissez le malheur qui vous menace et le crime que vous allez commettre. Je suis naturellement jaloux; j'ai de plus mille raisons de l'être: après avoir souffert, depuis quatre ans, tout ce qu'on peut souffrir, ma patience est épuisée. Je ne vous laisserai donc aucune liberté; vous me trouverez toujours entre ma femme et vous; je vous rendrai aussi malheureux, que je le serai moi-même. Si

mes soins sont inutiles, si vous par-
venez à tromper ma vigilance, mon
malheur sera l'arrêt de ma mort,
je vous en avertis. Je ne vous fais
aucune menace, parce que je n'oub-
lie point, tout tourmenté que je
suis, qu'il est naturel d'aimer une
jolie femme qui a vingt ans, et qui
veut être aimée. Je mourrai de votre
amour, de votre bonheur; mais je
ne me croirai point en droit de vous
punir de mon désespoir, quoique
vous en soyez la cause.

" " " " " " " "
Elle m'adoroit, mon indifférence avoit
commencé sa passion, mon aveu^{en} avoit
fait un droit. Je voulois partir, au
mépris d'un engagement sacré. Si j'é-
xecutois ce dessein odieux et barbare sa
mort m'apprendroit l'horreur de mon
crime. " " " " " " "

Accablé de mes cruelles réflexions, je
 me couchai de bonne heure. Je dormois
 profondément, je me sentis éveiller. Quel
 objet frappe mes yeux! Myladi est à
 mes genoux; je la distingue à la faveur
 d'une bougie qui s'éclaire dans l'éloigne-
 ment: elle appuie son front sur ma
 main et cette main est mouillée de ses
 larmes. = Ah! Madame lui dis-je en
 la serrant dans mes bras pour la rele-
 ver, dans quel état vous offrez-vous à
 moi.....! = Vous voyez ce que l'amour
 peut sur mon cœur, répondit-elle en
 pleurant: réduite à vous faire pitié,
 je ne crains que de n'y pas réussir.
 Hélas! est-il tems de consulter ma gloire?
 Elle dépend à présent de vous; je n'en
 ai plus à respecter, si vous ne m'ai-
 mez pas; = Ne me supposez pas

des sentimens barbares, lui dis-je plus ému que je n'aurois voulu l'être. Oui je vous aime. Eh! qui dans cet état seroit capable de ne vous pas aimer? Mais vous vous perdez, vous me perdez moi-même: n'avez vous plus de raison? = Ah! cruel, répondit-elle, cette raison est l'excuse des indifférens et le conseil des ingrats: je lis dans votre coeur; mais lisez aussi dans le mien: n'y trouverez-vous rien qui vous touche, quand je meurs d'amour pour vous? = Je crus qu'elle alloit mourir en effet. Tant d'amour me pénétra; j'oubliai qu'il alloit décider de sa destinée. Sa douleur et son amour ne faisoient pas tous ses charmes; elle en avoit de plus

séduisans encore. Dans le désordre où elle étoit, un rien rend plus belle: la beauté est dans tout ce qu'on découvre, et elle décide contre toutes les raisons.

" " " " " " " " " " " "

Non lui dis-je; c'est elle au contraire qui m'aime. J'ignorois sa passion, que je n'avois point cherché à faire naître; elle me la cachoit avec soin; c'est vous qui lui avez donné la force de paroître. Vous avez exigé mon départ; j'en ai donné l'ordre: cet ordre est venu jusqu'à elle; à la veille de me perdre, elle m'a parlé. Quoiqu'elle me fît pitié, je n'ai consulté que mon engagement avec vous. Je me suis montré inébranlable: la

fin de notre conversation a été la
même menace que vous m'avez
faite vous-même. =

„ Je vous ai trompé, Mons, je vous ai
„ laissé des espérances parce que
„ je ne voulois point recevoir de
„ conseils. Le seul qu'un homme au
„ désespoir doive écouter, c'est son
„ désespoir même. La mort est un
„ instant: de tous les raisonnemens
„ que je pouvois faire, voilà le seul
„ que je pouvois faire et que j'aye
„ fait; il va m'assurer une tran-
„ quillité que je ne devois plus es-
„ pérer: dans un moment j'aurai
„ très bien pensé. Vous concevez que
„ je ne vivrai plus lorsque vous ré-

« lisez cette lettre. Je n'ai pas voulu
 « mourir sans vous écrire. Soyez tran-
 « quille sur cet événement; vous en êtes
 « la cause innocente: écarterez les regrets,
 « encore plus les remords. Je ne souffre
 « plus, et il ne faut pas que ma mort
 « vous coûte plus qu'à moi.

J'annonçai cette horrible nou-
 velle à Myladi; elle en fut vivement
 touchée. Nous envoyâmes auprès de
 Mylord; il avoit cessé de vivre. Cette
 catastrophe m'imprima la plus
 grande douleur: je ne voulus plus
 rester auprès d'une femme dont le
 deuil étoit mon ouvrage; je ne pou-
 vois plus me regarder, que comme le
 meurtrier de son mari. Toutes mes autres
 réflexions cédèrent à celle-là et je me

sauvai dans la nuit, après avoir écrit
à Myladi. J'espérois toutefois que
ma lettre produiroit quelque bon effet;
mais, j'appris, peu de tems après, qu'
elle avoit suivi l'exemple de son mari,
et je l'appris par elle-même dont je
reçus la lettre qui suit:

„ Vous êtes-vous imaginé que des
„ raisonnemens détruisoient des pas-
„ sions? Ah! connoissez mieux le
„ coeur d'une Angloise. Je ne con-
„ damne pas le parti que vous avez
„ pris; je souffre, je suis désespérée,
„ et je me ne plains point; mais en
„ trouvant votre fuite excusable, je
„ suis obligée de conclure, que je ne
„ vous reverrai jamais.

Croyez-vous que j'en puisse

„ supporter la pensée? Non vous ne
„ le croyez pas, et vous sentez que ma
„ mort est la seule chose que je puisse
„ opposer à l'horreur que me fait sen-
„ tir votre perte.... J'ai attendu de
„ savoir où vous étiez, pour exécuter
„ un projet formé dès votre départ: ce
„ n'eût plus été mourir pour vous, que
„ de vous laisser ignorer. Combien n'ai-
„ je pas senti redoubler mes maux par
„ mon impatience! Je vous cherchois
„ par-tout, je vous demandois à toute
„ la nature, j'oubliois que vous n'étiez
„ plus au monde pour moi. Malgré
„ l'excès de la passion qui me déchire,
„ je me fais la violence de n'aller
„ point mourir à vos genoux: je sais
„ me maîtriser lorsque votre intérêt

„ l'exige. Jugez de l'excès d'un amour,
 „ qui n'est capable de ménagement que
 „ pour se refuser un plaisir. C'en
 „ seroit un très-grand pour moi, de
 „ pouvoir vous dire encore une fois,
 „ combien je vous aime; mais il faut
 „ que je m'en prive, il faut que mes
 „ sentiments conservent jusqu'au
 „ dernier instant quelque chose d'a-
 „ gréable pour vous. Vous n'avez pas
 „ connu, vous n'avez pas senti, com-
 „ bien je vous aimois: vous n'aimiez
 „ pas assez pour le concevoir. Cette
 „ dernière preuve pourra peut-être
 „ vous l'apprendre: je l'espère, je
 „ m'en réjouis.

„ Daignez penser quelque fois
 „ à moi. Je sens tout ce que j'exi-

„ge de vous : je sais qu'il est triste d'être
 „tre en commerce avec un objet qui est
 „mort pour nous ; mais il y a des plaisirs
 „particuliers que la tristesse peut
 „nous faire ; peut-être vous est-il réservé
 „de l'éprouver. Adieu ; il est
 „tems que je vous laisse respirer : cette
 „lettre est bien longue si elle vous attendrit.
 „Il faut ménager la sensibilité de ceux de qui on n'a plus rien
 „à attendre qu'une pitié inutile.
 „Adieu, adieu, adieu. Je ne vivrai plus
 „lorsque vous recevrez cette lettre. „

17.

Les mœurs du jour.

= Ces mots la calmèrent ; elle se trouva peu après dans un état plus paisible, et me demanda si je pensois

réellement que ce qui s'étoit passé entre elle et moi, la nuit dernière, n'eût blessé en rien l'honnêteté et la vertu, et si les choses n'en étoient pas venues à tel point, qu'elle avoit eu tout lieu d'en concevoir les plus grandes frayeurs.

= Non, mon ange, non, répondis-je, /en l'embrassant bien tendrement/, non, point du tout.

= Ah! Sir William reprit-elle, vous vîtes ma folie; oui vous la vîtes: étoit-il généreux à vous, de vous en prévaloir, d'abuser de ma faiblesse? =

Je levai sa tête de dessus mon sein, et l'éloignant un peu de moi, je la regardai en face en lui disant:

= Abuser? et quel avantage en ai-je retiré? Chère Letitia, étiez-vous donc réellement en mon pouvoir? =

Elle rougit, et s'appuyant sur mon épaule, elle me dit: = Vous ne vous en étiez donc pas aperçu? En vérité, je craignois que c'étoit trop visible.

= Si c'étoit si clair, lui répondis-je, ma Létitia, si vous étiez réellement en mon pouvoir, quelle doit vous paroître mon honnêteté, combien vous devez être sûre de mon honneur, puisque je n'ai pas abusé des droits que sembloit me donner ce que vous appelez votre faiblesse: car avouez-le ma chère, avouez-le sincèrement, dans tout ce qui s'est passé entre nous pendant cette heureuse soirée, me suis-je permis rien qui pût le moins du monde effrayer votre vertu?

= Non répondit-elle, je ne saurois le dire, mais qui m'assurera que vous ne le vou-

diez jamais ! Et.... Oh ! Sir William !
 si vous étiez jamais assez vil.....
 vous que j'aime tant !.... si vous le
 deveniez jamais, je suis certaine que
 j'en mourrois. Je ne saurois jamais
 survivre à un pareil malheur. =
 Je me levai alors de dessus le tapis
 où nous étions assis ; et l'aidant à
 en faire autant : = Ma très chère
 amie, lui dis-je, chassez toutes ces
 terreurs mal fondées : mais si vous
 ne le pouvez, si vous doutez toujours
 à mon honneur, après toutes mes
 protestations et la forte preuve
 que je viens de vous en donner, je
 ne sais plus que faire. Regardez
 moi en ce cas / : et je suis sûr que
 vous le devrez : / comme un malheu-
 reux indigne de votre attachement

et de vos regrets; méprisez-moi.... Ditez
 moi de fuir loin de vous, de fuir pour
 jamais votre présence.... = Je m'a-
 vançai alors vers la porte.... Ce fût
 pour elle comme un coup de foudre:
 elle se lève, court après moi, saisit
 une de mes mains: = Comment me
 quitter! fuir pour jamais ma vue!
 Que vous ai-je donc fait Sir William?
 Non, non, vous ne me quitterez point. =
 Je me retournerai vers elle: = Je
 ne le ferai jamais mon ange, à moins
 que vous ne m'y condamnerez; mais
 c'est me donner mon congé, que de
 douter de mon honneur.
 = Ah! je n'en doute point, s'écria-
 t-elle aussi-tôt; et.... cependant
 hier au soir.... le seul ressou-
 venir m'en fait frémir. Allons

Sir William, cher Sir William...
 !: et la bonne ame ! elle colloito ses
 lèvres brûlantes sur mes mains, :)
 rassurez-moi tout à fait, promet-
 tez-moi d'être plus sur vos gar-
 des à l'avenir.

Ses yeux la fixèrent avec le plus grand plaisir; il tenoit sa main entre les siennes, tandis que Lord S. et moi contemplions en silence une scène, qu'il est impossible de vous décrire; elle étoit si tendre, si touchante! si..... tout ce que vous pourrez vous imaginer, que je ne saurois vous la peindre. Il se condamnoit lui-même, il se reprochoit ses fautes, il la combloit d'éloges d'une manière si vraie, si passionnée, qu'elle sourioit

avec tant de douceur, écoutait ses discours avec un plaisir si vif, son cœur sembloit enivré d'une joie si pure, que nos yeux se remplirent de pleurs.... pleurs délicieux!.... Jamais on ne vit une plus parfaite réconciliation.

15.

La jolie femme.

" " " " " " "

Le Comte jouissoit avec une joie peut-être un peu cruelle, du bonheur de sentir tout son pouvoir. Hélas! les plaisirs de l'amant se prennent presque toujours sur la tranquillité de l'amante.

" " " " " " "

Il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme, qui a fait longtemps les désirs des hommes, et la jalou-

sie de son sexe; c'est le moment où son miroir lui dit: vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, je ne veux pas mentir; votre beauté s'efface..... Elle voudrait démentir ce cristal véridique; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, et pousse un profond soupir. L'amour propre a beau parler; la terrible vérité est plus forte que lui. Une angoisse mortelle abat son cœur; en perdant ses agréments, elle sent qu'elle perd son existence. Quoi! ceux qu'elle avoit enchaînés à son char, bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance! Ceux qu'elle a dédaignés, la dédaigneront à leur tour! Ce monde qu'elle a trompé, et dont elle

étoit l'idole, à peine se souviendra d'elle,
et sa première surprise sera de l'avoir adorée.

16.
Dorothée,

ou
Recit de la pitoyable issue d'une volonté,
violentée.

¶ Ms. l' Evêque de Belley.

" " " " " " "
L'amour qui s'étoit d'abord introduit
avec sa timidité et sa douceur ordinaire,
dominoit déjà victorieusement Cristoval
et Dorothée. Essayer de peindre leur
tendre martyre dans tous ses détails,
seroit chose superflue, qui ne l'a pas
au moins une fois dans sa vie, beau-
coup mieux senti, qu'on ne sauroit ja-
mais l'exprimer? Ce grand sentiment
aime le secret et l'ombre. N'exhalons
pas sa flamme, elle perdrait son énergie.
Aulieu de peindre voyons agir ce deus

„ pour quelques rayons consolateurs,
 „ qui vous luisent par intervalles. „ „

„ „ „ „ „ „ „ „

Lettre de Cristoval.

Mon dessein n'est pas de troubler votre
 repos, ni de gêner votre franchise. Que
 je sache seulement votre volonté, et je
 la révère. Voulez-vous me quitter pour
 l'époux céleste? J'en mourrai; mais
 j'y consens.

Ou bien, adorable Dorothee, êtes-vous
 contrainte dans votre choix? Avez-vous
 besoin de mon secours et de mon bras?
 Parlez: quel que soit le mortel qui a
 su vous plaire, je briserai vos fers
 pour vous, et même pour lui. Jugez
 de ce que je ferois vertueuse Dorothee,
 si c'étoit moi. Ordonnez.

„ „ „ „ „

Dorothée à Cristoval.

J'ai reçu votre lettre avec tremblement, et je vous fais réponse avec un battement de coeur. Quelque plaisir que j'aie à vous écrire, je ne vous écrirois pas néanmoins, si je ne languissois en si dur esclavage. Mon père m'a frappée de foudre, avant que j'en visse l'éclair. C'est contre ma volonté qu'il m'a fait traîner dans ce moutier: ma vocation n'est point libre. Le secours unique que j'attends de vous, c'est de m'écrire encore. Je crois que je fais mal; mais je ne saurois m'en empêcher.

L'amour qui a parlé, qui a été entendu, nous jette dans une fièvre ou l'on

se forme les imaginations les plus douces, les plus amères du monde. Ce mouvement impétueux porte le jeune homme à la folie; il égare même la timide jeune fille; il lui inspire une hardiesse, un courage que la nature semble avoir dénié au sexe le plus faible. Le sexe le plus faible! Quelle folie nous dira-t-on! Cette faiblesse-là est la véritable énergie; c'est le grand agent de la nature; c'est la vertu: soit: car on divinise toujours la passion chérie.

" " " " " " " "
 Dans une autre lettre, elle dit à son ami: que ma condition est misérable, de ne pouvoir obtenir ce que je veux, tandis que je ne veux au monde que vous! Que je hais ces importunes chaînes qui me lient, et qui m'empêchent de voler

dans vos bras..... Est-il possible que
l'on puisse être heureuse dans le tour-
ment? Oui, cela est possible et je le
sens. La peine d'amour est délice;
et l'excellence de la cause adoucit
bien la rigueur de l'effet.

" " " " " " " " "
Dans une femme, l'amour couronné,
quand il est véritable, quand il est dé-
venu passion et c'est la divinité ché-
rie: sa force est invincible. Attaquer
ce sentiment, c'est déchirer le coeur
qui le contient. Mais quand ce sen-
timent n'est pas couronné, et qu'on
soupçonne l'infortunée, qui est pure
encore, et qui veut l'être, quelle injus-
tice! quelle scene on prépare.....

" " " " " " " " "
Il retourne à l'Abbaye, dont les por-

tes lui sont ouvertes; il passe la nuit dans les bras de Dorothee, qui lui disoit: donne moi donc une preuve que je puisse produire à mon père, pour qu'il ne doute plus que je suis ta femme.

Mais, ô faiblesse! à côté d'une si forte passion! Dorothee, qui desiroit avoir un enfant de Cristoval, ne voulût jamais permettre, qu'il l'enlevât, quoique le Magistrat lui assurât que c'étoit le seul moyen de faire déclarer ses vœux nuls, tant l'opinion a plus d'empire que les principes. O jeunes beautés! beautés vertueuses! donnez nous la solution de cette énigme.

Vous êtes errant et sans état dans le monde, mes parens vous haïssent, je dépens d'eux, ils ne voudront jamais que

je sois à vous, je ne puis y être que par
 le coeur, j'y serai toujours; épurons
 notre tendresse mon cher Cristoval,
 et que nos ames seuls restent unies;
 changeons notre amour en douce amitié,
 je n'aurois jamais la force encore
 moins la volonté d'effacer de mon
 coeur tant de réminiscences si déle-
 ctables; en vain une voix intérieure
 me crie que l'innocence les réprou-
 ve, et qu'il vaudroit mieux les ense-
 velir dans un éternel oubli; cet effort
 de vertu est au dessus de mon pou-
 voir; je suis charmée de vous avoir
 aimé, et décidée à vous aimer tou-
 jours; en formant la résolution
 de me donner à Dieu, je n'aban-
 donne pas les droits que vous m'
 avez donnés sur vous, vous êtes

mon bien; consentez-vous mon ami,
à ma retraite? Me promettez-vous
que je continuerai de régner sur votre
cœur.

17.

L'esprit Romanesque. Conte.

" " " " " " "

Vous avez trouble mon repos; je voulois
vivre tranquille; je méprisois votre sœur;
vous justifiez l'opinion que j'avois de
lui, et j'y joins de la haine pour vous:
oui Madame, soyez bien persuadée, que
jamais je ne serai capable de haïr
quelqu'un autant que je vous hais;
ce sentiment est digne de vous; il fait
mon supplice, heureux s'il pourroit
faire votre châtiment; mais m'en flat-
ter, ce seroit me préparer de nouveaux

regrets: quand on a autant de faus-
 seté, autant d'étourderie, autant de
 penchant au plaisir, on ne s'atta-
 che qu'à ce qui flatte; on ignore
 ce qui humilie. Ce qui met le comble
 à ma douleur, c'est que, n'ayant
 été qu'un moment la dupe de
 votre fausse tendresse, je me trouve
 si sensible à votre trahison: oui
 je savois, j'étois convaincu, que
 vous ne m'aimiez point; vos plai-
 sirs même m'avoient éclairé sur
 votre indifférence pour moi: quand
 on a si aisément des transports;
 quand on se livre toujours également
 à l'ivresse, on doit être soupçonnée de
 n'aimer point, et l'on n'aime pas en
 effet: on cède au plaisir qu'on adore;



on ne sent et on ne cherche que lui; on ignore l'amour, on ne sacrifie qu'à soi-même. Je ne me suis pas un seul moment trompé aux mouvemens qui vous emportoient: je lisois dans votre coeur; le principe qui le faisoit agir, m'étoit connu, et c'est ce qui fait le tourment de ma vie; je devois vous mépriser, et je vous ai adoré; vous ne méritez plus que la haine, et c'est peut-être de la sentir, que je suis si désespérée. Je crains de m'examiner; je crains de me connoître; vous me faites trembler pour ma raison et pour ma gloire, mais je vous punirai de ma honteuse incertitude. J'oserais entrer dans mon coeur; je vous y attaquerai avec mépris; je vous en chasserai avec ignominie;

et je ne croirai ma victoire assurée,
que lorsque je serai parvenu à vous
mépriser assez, pour n'avoir plus
besoin de vengeance.

Reponse.

La prévention est le plus cruel enne-
mi de l'amour; elle devrait être sa
première victime, puisque par sa
nature, elle est aveugle, et que l'a-
mour pour son intérêt, devrait tou-
jours raisonner. On cède à un pré-
mier mouvement qui, presque tou-
jours, est une injustice: on fait
des outrages; on écrit des injures;
on ouvre enfin les yeux; on se ré-
pent; on se raccommode; on se voit
toujours également aimé; mais on

ne se trouve plus également heureuse;
 parce qu'intérieurement on sent qu'on
 a cessé de mériter de l'être.... Vous
 connaîtrez un jour que ma prédiction
 est mieux fondée que votre prévention.
 Je suis fâché que ma justification
 commence par une menace aussi cruelle;
 elle l'est même pour moi; toute méprisable
 que vous me croyez, je vous aime assez
 pour voir avec douleur que mon amour
 ne servira plus qu'à vous rendre moins
 heureuse. Vous ne pouvez plus l'être
 autant que vous l'avez été; le bon-
 heur ne va point sans l'innocence; le
 regret d'une injustice le bannit d'un
 cœur qui a des vertus.... Est-ce moi
 qui fait ces terribles réflexions? Est-ce

ce vous qui me le rendez nécessaires?
 vous que je croyois si équitable; vous,
 à qui je croyois que les intérêts de
 l'amour étoient si bien connus; vous
 dont les sentiments me tenoient lieu
 de raison. Par quelle fatalité êtes-
 vous devenu si différent de vous-mê-
 me. Je suis quelque fois tentée: pour
 vous trouver moins coupable: / De
 croire que vous n'avez jamais été
 sincère; que vous n'avez jamais eu
 que le masque des sentimens rai-
 sonnables; que naturellement pré-
 venu contre les femmes, vous m'avez
 toujours méprisée, et que vous n'avez
 songé à me plaire que pour me
 mépriser davantage: mais pour
 penser cela il faudroit que je vous

1811.
cruisse un monstre.... Que vous ayez tou-
jours été coupable à mon égard, ou que
vous le soyez simplement devenu, il ré-
sulte toujours de ce qui m'arrive, que
je ne puis plus vous envisager sous un
aspect favorable; que je ne possède point
votre coeur, et que vous n'êtes plus digne
du mien. Ce coeur méritoit pourtant d'
être conservé: il étoit sans faiblesse
quand vous l'avez attaqué; il n'a senti
l'amour que pour vous; il étoit si sincè-
re et si tendre, que sa passion avoit
peut-être remplacé sa vertu. Une odi-
euse accusation est le prix de sa
vive tendresse, vous lui faites un crime
de sa sensibilité; et tant de mépris
est la suite de votre affreuse persua-
sion, qu'à peine ma gloire me per-

met-elle de vous désabuser.....
 Vous me reprochez trop de vivacité dans mes desirs; vous inférez de là que je n'ai jamais aimé que le charme que j'y trouvois. Mais l'amour est-il autre chose que le desir? L'un devient plus vif, à mesure que l'autre devient plus tendre; ils ne sont plus qu'un même objet lorsqu'on aime bien: qui les sépare, est fait pour les ignorer. Mais je cherche à vous développer la nature, comme si je pouvois croire que la froideur de votre ame eût fait votre injustice. Hélas! je cherche à vous trouver innocent: vous m'avez réduite à ne pouvoir cesser de vous trouver cri-

minel, qu'en vous croyant insensible, et toujours je me vois forcée à vous trouver injuste.... J'ose espérer que cette lettre n'aura pas le sort de celle que je vous ai déjà écrite. Je ne suis plus soutenue que par la faible confiance que donne le désespoir. Fuyez de l'état ou vous m'avez réduite.

" " " " " " " " " "

Tant que je vivrai, je me souviendrai, que j'ai perdu un amant dont l'estime avoit été le motif de ma défaite, et le principe de mon bonheur; que cet amant me méprise aujourd'hui, ne croit plus que je l'aie aimé, et rougit d'avoir aimé lui-même. On peut, poursuit-elle, avec le secours du temps, s'accoutumer à la douleur d'une infidélité d'une trahison; mais comment s'accoutumer

au mépris, quand on a tout sacrifié
à l'estime.

" " " " " " " "

Je suis trop convaincue de votre inflexibilité, pour conserver des espérances contraires à mon repos : il est tems d'ouvrir les yeux sur mon malheur; vous l'avez rendu tel, qu'il seroit difficile de ne le pas voir tout entier.

Vous êtes parvenu à me faire souhaiter, de n'avoir pas plus de pitié pour moi que vous n'en avez eu vous même : ainsi je vais me pénétrer de ma situation, la contempler, me rendre compte du plaisir que vous trouvez à vous en applaudir, et prendre le seul parti qui convient aux ames à qui l'amour ne laisse que le triste honneur de se conduire elles-mêmes dans la voie du désespoir. Ce parti c'est la

retraite. Je n'examine pas si, vous fuir,
 c'est un moyen bien sûr de vous oublier;
 la solitude peut-être vous rendra plus
 présent à moi; mais elle ne vous offrira
 du moins qu'avec les traits que mon
 imagination voudra vous prêter; je sais
 d'ailleurs qu'un nouvel objet vous oc-
 cupe; vous n'avez pu vous en taire, et
 l'on vous a trahi. J'avois espéré que
 le désespoir dont vous paraissez si
 rempli, m'entretiendrait du moins quel-
 que tems dans votre cœur; je me trom-
 pois, vous ne me laissez pas assez
 pour m'aimer long-tems, malgré vous,
 et je conclus aisément que vous ne m'a-
 vez jamais aimée. C'est encore une
 douleur qu'il faut que j'aie essayer
 de tromper dans sa solitude: il faut
 que je m'efforce de penser que vous

m'aimâtes trop pour vouloir con-
server mon souvenir, et que votre
précipitation à vous engager de
nouveau, est une suite de votre a-
mour. Me voilà donc contrainte à
vous fuir? J'obéis à une destinée
où je reconnois par tout votre ou-
vrage, et vous n'entendrez plus parler
de moi.

18.

Souhait d'un jeune Demoiselle.
De bien aimer, je me sens bonne envie;
N'est-il pas tems à quinze ans d'y songer?
Quand j'aimerai ce sera pour la vie;
Mais qui voudra pour toujours s'engager?
Point n'ai d'appas, le tems fait les détruire;
Point de trésors, fort peut les ôter:
J'en ai qu'un cœur, las! il devrait suffire;
Mais qui d'un cœur voudra se contenter?
Sous mes desirs, mon Amant sera naître,
Ma seule loi sera sa volonté;

Le doux plaisir il me fera connoître,
Celui qui doit ravir ma liberté.

S'il est Berger qui soit sincère et tendre,
Et qui veuille être aimé de bonne foi,
Dieu des amours: ah! fais lui bien entendre
Qu'il ne sauroit être heureux qu'avec moi.

Par M^{lle}. * *.

19.

Réponse aux Souhaits d'une jeune
Demoiselle, insérés dans la Feuille de
Dimanche dernier, sur les mêmes rimes.

De bien aimer, je n'avois nulle envie,
Ton jeune objet vient m'y faire songer;
Je l'aimerois; j'en jure sur ma vie,
Si pour toujours il pourroit s'engager.

Illusion, que le tems peut détruite!

Cruel amour! ne vas pas me l'ôter.

Je crois encor qu'un cœur peut me suffire,
Et que le mien saura s'en contenter.

Dieu! quels desirs dans mon ame a fait naître
Son tendre aveu! las, si sa volonté
Étoit un jour de se faire connoître,
Que deviendroît ma douce liberté?

Ne suis Berger, mais pourtant je suis tendre.
 Je l'aimerais toujours de bonne foi.
 Dieu des Amours! si j'ai bien su l'entendre,
 Elle n'aura de bonheur qu'avec moi.
 Par M. * *. Abonné.

20.

Le véritable Amour. Conte

" " " " " " " " " " " "

Je vis beaucoup d'art dans les femmes :
 c'est là l'époque du changement de mœurs
 Dans un homme qui n'aspire point à faire
 une liste.

" " " " " " " " " " " "

Elle me rendoit si estimable, que lui mon-
 trer mes vertus, c'étoit lui vanter ses
 bienfaits. Elle reconnut son ouvrage et
 elle en fût touchée.

" " " " " " " " " " " "

21.

Mémoires de la Marquise de Crémcy.

" " " " " " " " " " " "

Ces méprises sont très-communes : deux
 jeunes gens se voient, se plaisent, parce
 qu'ils sont faits pour plaire, et ils

croient être amoureux, lorsque souvent ils n'éprouvent que le besoin de le devenir.

" " " " " " " " " "
L'amour, ah! ma chère enfant, ne croyez pas que l'amour soit une étincelle qu'une même cause produise, reproduise, et anéantisse tour à tour; c'est un feu divin qui brûle chaque jour d'une ardeur nouvelle: il révivifie notre être; il semble en multiplier les facultés; il rend généreux, humain, et envieux d'exercer toutes les vertus, parceque toutes tiennent à la bonté de l'ame, dont l'amour dilate les ressorts.

" " " " " " " " "

XX.

L'Amant Anonyme.

" " " " " " " " "

Leur conversation paroissoit vive; ils avoient l'air de deux personnes qui disputent sur le sentiment avec toute l'envie de s'accorder; c'étoit pour ainsi dire, un air noté sur lequel Madame De Régur mettoit des paroles.

" " " " " " " " "

" Mais Durval infidèle, l'asservissoit
absolument, et exerçoit sur tous ses
sens le pouvoir de la tyrannie. S'il
avoit paru alors, et qu'elle eût été
seule, la moindre excuse, le moindre
éclaircissement, l'eussent plongé dans
ce délire, qui ne laisse pas même pré-
voir le regret.

" " " " " " " "
Ce repos des passions qui l'avoient
agitée, étoit une agitation violente;
elle pleuroit de n'avoir pu se faire
aimer, elle pleuroit d'aimer si tendre-
ment. Il avoit une ame, s'écrioit-
elle, et cette ame n'a pu être pour
moi ! Il vivra dans les plaisirs d'
une tendresse mutuelle, il goûtera
tous les jours de nouveaux plaisirs,
et les pleurs seront mon partage !

" " " " " " " "
~~Ah ! Durval, Durval, vous ne con-~~
~~noissez pas mon coeur ; je n'ai pu~~
~~vous aimer, qu'avec tendresse, qu'~~

~~de sans but,~~ je m'abandonne à ces
longues rêveries sans objet, si délicieuses
pour les âmes tendres, les imaginations
mobiles & les esprits paresseux. Ma
tête est une chambre obscure, où tout
vient se peindre avec de vives couleurs,
mais où les tableaux se succèdent
sans laisser des traces. Mon âme est
toute passive: les pensées y naissent en
abondance, mais superficielles & fugi-
tives comme des sensations, et s'effa-
cent de même avec une merveilleuse
promptitude. Je m'abandonne aux
objets qui viennent me frapper, sans
me poser sur aucun; je sens tout et
ne m'occupe de rien. Cet état de
végétation animée est une existence
toute particulière qui a pour moi une
charme inexprimable.

Vous imaginez bien qu'une pareille

disposition me rend impossible toute application suivie. Le seul travail dont ma tête soit capable, c'est celui d'écrire à vous seul & à ma sœur. Tendre sœur! combien elle a senti mes peines en les adoucissant! Concevez-vous mon ami, un sentiment plus aimable & plus touchant que la tendresse d'une sœur? combien ce dévouement si généreux de tous les instans, cette inaltérable douceur, ces soins caressans & délicats, s'embellissent des graces de la figure, de la candeur de la jeunesse, du charme de l'innocence? Je sens, je vous l'avoue, quelque honte à me trouver presque consolé d'un malheur dont je ne croyois pas qu'on se consolât. Cependant les pas-

sions n'ont point des jouissances durables; pourquoi leurs tourmens seroient ils éternels? Je sens qu'il n'est point de blessures du cœur, que le tems & l'amitié ne guérissent.

Je ne vous dis rien de ce que je dois à la vôtre; mais mon cœur en est plein. vous avez tant contribué à me rendre à la vie & à l'espérance du bonheur! Venez voir votre ouvrage: vous jouirez de ma double convalescence, & vous la fortifierez par votre raison, à la fois calme & sensible. Il y a encore bien de momens, où mon ame est trop faible contre des souvenirs douloureux. Je sens alors le besoin de parler de l'objet de mes regrets, & à qui voulez vous que j'en parle?

Les larmes sont amères dans la

solitude; elles sont douces, quand elles sont recueillies par la tendre amitié.

Adieu, mon ami: je m'attendis plus que je ne voudrois. Ah! je suis encore loin de cet état de paix où vous voulez me conduire; mais il m'est même impossible de le désirer. Il y a dans cette mélancolie que laissent après elles les grandes peines de la sensibilité, un charme auquel l'ame s'attache avec passion, et près duquel ce qu'on appelle dans le monde des plaisirs paroît bien froid et bien insipide.

ca 24.

Ils avertissent qu'ils vont ~~fini~~ de parler,
& qu'ils ont fini de parler.

Peut-être faudroit-il peindre ce Régent,
dont le génie étoit au-dessus des embarras
du Trône, qui rapprochoit des sa tête tous
les contraires, bouleversoit l'Europe, mé-
connoissoit toutes les lois, rioit de tout,
bravoit les clameurs le verre à la main,
gardoit son secret dans le temps qu'il
sembloit se donner tout entier à ses ar-
dentes maîtresses, qui menaçoit, frap-
poit, se vengeoit d'une noirceur par une
plaisanterie, ne connoissoit point la
paine, pardonnoit volontiers, & en fai-
sant le bien sembloit se jouer de l'esime,
de l'amour, de l'amitié: beau, aimable,
ingénieux, fier & brave, portant le plus
méchant & le meilleur des coeurs, la tête
la plus folle & la plus folle & la plus
sage, voluptueux comme un Sibarite,
dur & robuste comme un Spartiate. Il
laisa à sa mort une énigme à tous
les Historiens qui auroient à pronon-
cer sur sa mémoire. On peut, sans

ser

crainte de marquer de preuves, faire
son éloge & sa satire. Peut être lui

¶ 26

L'esprit, & l'amour ! oh ! ce sont deux
choses.

¶

L'imagination est la première richesse
de des gens de Lettres, & leur première
amie.

¶

Un beau ciel influe beaucoup sur les
esprits, de beaux aspects façonnent,
amollissent les âmes.

¶

Apprenez, lui dit-elle, qu'un peu d'en-
cens fait grand bien, & que le trop nuit
à celui qui le reçoit, & à celui qui le
donne.

¶

- De ce moment aussi délicat que pos.

sible, ne donna à chacun que le grain
d'encre qui lui convenoit. Quand fut
parvenu à maturité, sentit que flat-
terie point ne s'étoit à loyal Chevalier.

34
... ô nature ! ô belles campagnes ! ô li-
berté ! En ! le moyen de n'avoir brin
d'amour, quand s'y en va sous verte
feuillée, sur tendre pelouse le long
des genets dorés, & de la blanche. Mar-
guerite, parmi les gazouillemens de
la fauvette, & les airs de l'amoureux
rosignol. Oh ! faut aimer... nature,
gazon, feuillée, gazouillemens le com-
mendant.

35
N'y eut différence que dans la manière.

36
Prendre se peut épouse à volonté de
père & de mère : mais amour ne tient
compte de volonté de père & de mère.

37
Ah ! voudrois qu'ainsi fussent mar-

quis à la place de tant de symboles
noirs, tous les sépulchres des belles
qui disparaissent de la terre.

38.

Ci git celle qui mourut fleur, Joupirés
de ne l'avoir cueillie & plaigner la

39.

En! benie soit la maison qui conserve
les vieux domestiques !

40.

Quelle froideur ! quelle légèreté ! On ne
sent plus rien.

41.

Est-on encore père ? est-on fils ?

42.

Quel est celui qui quitta d'un œil sec
les lieux de son enfance ?

43.

Est-il un homme de bien, qu'un suvenir
ne ramène souvent à eux ? O patrie !
tu fus & veras toujours la première
idole des âmes bien nées.

Tant mieux, est doulx de bien feire,
quand memoire du bien, tant religieuse-
ment se perpetue.

45.

Le beau fils lui plut, & en fût, convaincu
par un de ces regards bienveillans, qui
divent à que decence pas ne veut que
boute clise la premiere fois qu'on
s'apperçoit.

46.

L'indiscrétion, damoiselles, a toujours
d'etranges suites pour nous.

47.

A vingt ans on ne le sent point: mais
c'est qu'à vingt ans qu'on le peint
en beau.

48.

Délicatesse, souvenirs vous en, est
seur de vrai amour.

49.

Le marteau du temps, quand amour

1540.

Le vent, ne tombe que sur des rochers,
& jamais n'est retentissant.

50.

Le nombre des amans multiplie les
surveillans.

51.

Enfin, si étas sensible, vos yeux le
diront, & sans effort sçavez choses
qui savent plaire. Le premier des
secrèts pour être aimée, c'est d'aimer.

52.

C'est un commerce où les bénéfices,
sont considérables, & où les hasards
sont nombreux. Sous le ciel des a-
mours, sous ce ciel si brillant, que
dorager !

53.

Les soupçons font presque toujours
deux victimes.

54.

C'est quel annonce l'egalité, sans

laquelle on n'aime pas long temps.

55.

N'exigez longues excuses. Le personnage de suppliant humilie, & l'amour, comme vous l'ai dit, aime l'égalité.

56.

Aussi. tôt que le soupçon se fera emparé de votre cœur; parler, épancher. vous; un mot, va le détruire, le silence le grossiroit.

57.

Défie. vous de la curiosité.

58.

Est une chose tant douloureuse d'aimer seule, d'être trompée.

59.

Bouche ment. œil trompé; l'ame ne sait se tromper, ne mentir.

60.

Amour à son caractère, qu'il est

1542.

mal aisé de contrefaire, & le billet,
qu'il a dicté, est bien différent de
celui qu'il n'a peu écrit.

61.

Ont toujours deux mesures, une d'e.
loignement, & une rétrograde.

62.

Voyez vers les rives de l'Archipel
la jeune, Paneline. Aime, avec sim-
^{plète}~~ple~~, sans methode, aime bien, le
dit bien, & le prouve encore mieux.
Pas n'est jalouse, mais est Delicate.
Son coeur lui a dit. Calanor m'aime,
donc il est bien, & parie, qu'il est bien
veux le marquer, le distinguer Des
autres.

1543.

1543.



1544.



1595.



1546



1548.



1579.



1550.



1557.





1554.



1555.



1556.





1558.



1559.



156a



156r.



1502.



1662



1504



158.



1566.



1867.



1508.



1569.



1570.



1371.



157L.





1579.



1575.



1570.



1578.



179.



1580.



1587.



1581.



1582



1567.



1586.



1588.





1590.





1592



1593.



1597



1395.



1598.





1598.



1800.



1807.



1602.



1803.



1804



1605.



1806.



1607.



1608.



1609.



1670.



1671.



1012.



1873



1617.



1616.



1616.



1678.



1679.



1620.



1622.



1123



1624.



1125.



1020.



1027.



1028.



1629.



1600.



1631.



1632.



1633.



1664.



1625.



1606



1607.



1608.



169



1640.



1071.



1042.



1042.



1072.



1845.



1676



1647.



1078.



1049.



1050.



1057.



1052.





1654.



1656.



1687.



1658.



1659.



1660.



188.



1662.



116.



1867.



188.



1866.

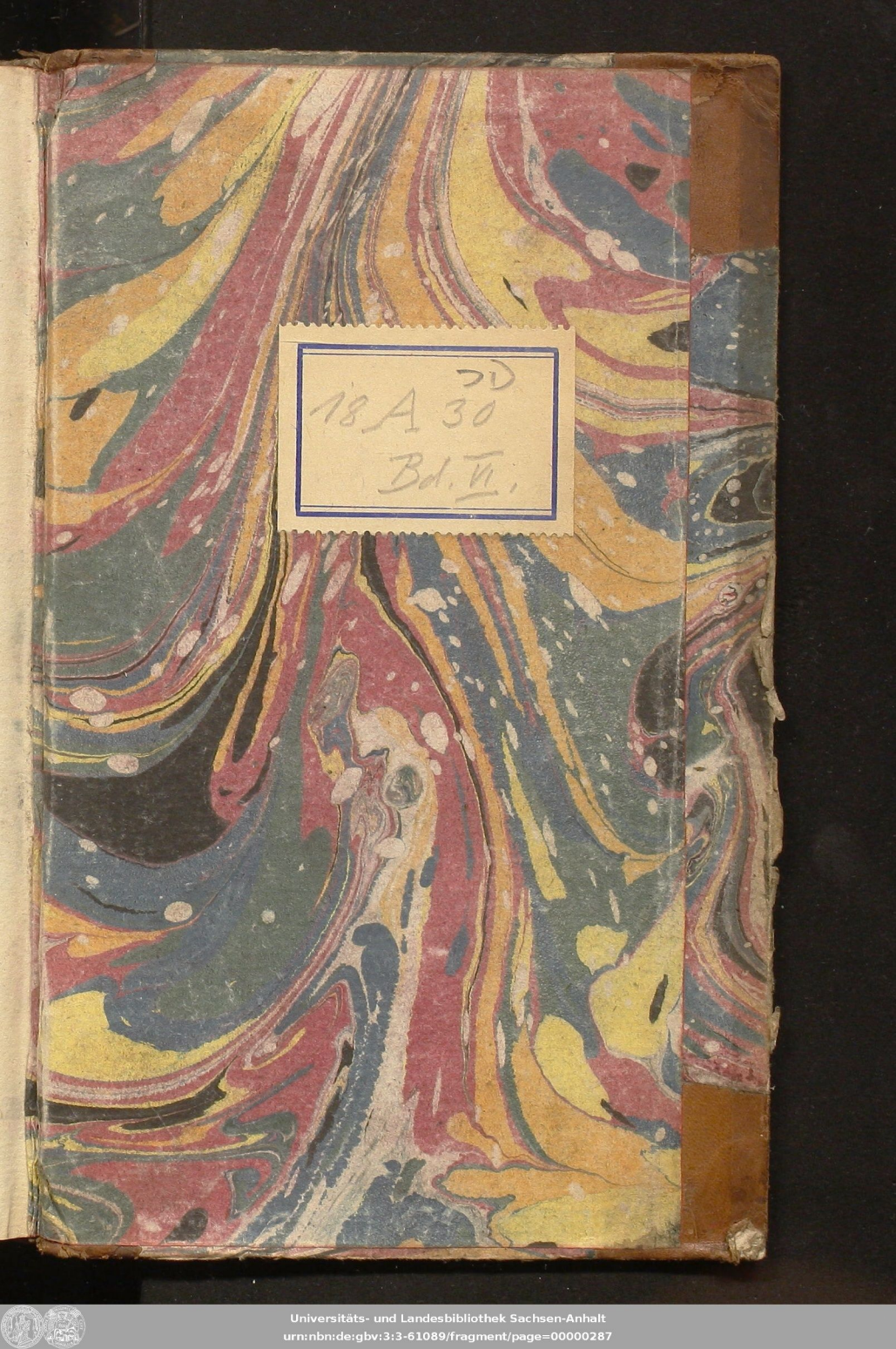


1887.



1668.



The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a vibrant, multi-colored marbled paper pattern. The colors include deep reds, bright yellows, dark blues, and earthy greens, all swirling together in a complex, organic design. A small, rectangular, cream-colored paper label is pasted onto the upper right portion of the cover. The label has a thin blue border and contains handwritten text in dark ink. The text is arranged in three lines: the first line has '7D' written above '18 A 30'; the second line is '18 A 30'; and the third line is 'Bd. II.'. The book's spine is visible on the left, showing some wear and the binding structure. The edges of the cover are slightly frayed, and there are some small, light-colored spots or foxing on the marbled paper.

7D
18 A 30
Bd. II.



Centimètres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

un songe.

1283.
ent'égaux auprès
Le jour où je la
is que je l'aimois,
nquer de ses char-
s d'une félicité
bien les compa-
Tous les autres
ntis furent égale
plus tendre Amant
comme autant
e n'ai connu qu'
eur; mais l'on va
re lui donner ce
aimoit, et redoutoit
enchant: elle flôt
et la tendresse.
l'adorois, et l'amour